Émile Coderre

Jean Narrache chez le diable

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Marc-Aurèle Fortin (1888-1970), *Scène de rue, à Montréal* (vers 1922), collection particulière.

Émile Coderre, alias Jean Narrache (1893-1970).

À ma « vieille »,
la compagne toujours jeune et
toujours adorable de mes bons
et de mes mauvais jours.
J. N.

MISE EN GARDE À MES LECTEURS

Par déférence pour le Frère-Untel, j'ai mis mon joual à l'écurie. Il se pourrait fort bien, cependant, que vous l'entendiez hennir ou ruer pendant que vous me lirez.

Je n'ai pas écrit dans le but de vous instruire. Je laisse cela à d'autres, et Dieu sait qu'ils sont légion. Comme Montaigne, « je n'enseigne poinct, je raconte ». (Linotypiste, laissez « poinct » tel que l'a écrit Montaigne lui-même. Ce n'est tout de même pas ma faute si le bonhomme orthographiait en joual).

Donc, je n'ai pas écrit pour vous instruire. J'ai tenté tout simplement de vous amuser en vous laissant le choix entre rire de moi ou de ce que j'ai écrit. Faire rire de soi, rien de plus facile. Par contre, rire de soi avec les rieurs est un plaisir que trop de gens se refusent et que je veux m'accorder.

Quand vous fermerez ce livre, même sans avoir eu la patience de le lire jusqu'à la fin, vous serez probablement tenté à votre tour de m'envoyer chez le diable. Vous auriez bien tort de vous gêner.

Grâce au droit d'auteur que vous aurez contribué à me faire verser en achetant mon livre, je pourrai avant peu voyager avec tout le confort et le luxe d'un délégué de l'ONU ou à toute autre machine aussi inutile ; à un congrès de l'éducation, par exemple.

Enfin, si vous tenez réellement à ce que je retourne chez le diable, hâtez-vous d'inciter vos amis à acheter mon bouquin. Plus il s'en vendra, plus tôt je partirai.

Vous voyez, je fais ma propre publicité. Après tout, et même avant tout, on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

PRÉPARATIFS POUR ALLER CHEZ LE DIABLE

Pour me rendre au désir si souvent exprimé par un bon nombre de mes lecteurs et de mes auditeurs à la radio, depuis quarante ans, j'ai enfin décidé d'aller chez le diable. Après avoir pris cette décision dans un moment d'enthousiasme, voici que je me mets à déchanter. Je constate, en effet, que les gens qui nous envoient si facilement chez le diable ne semblent guère se soucier de nous indiquer les moyens d'y aller ni de nous payer les frais d'un tel voyage.

Je demanderais bien une bourse au Conseil des Arts, si j'avais les genoux plus flexibles. Du reste, à bien y penser, l'enfer n'étant pas en France, fille aînée de l'Église, mes espoirs de me faire payer ce voyage, seraient plutôt aléatoires.

J'ai toujours aimé voyager en bonne compagnie. L'idée m'est venue d'organiser une excursion à laquelle auraient pris part les poètes incompris, parce qu'ils sont incompréhensibles, les romanciers à thèse, les commentateurs de la radio et de la TV, les chanteurs de charme qui en sont toujours totalement dépourvus, les diseuses, qui ont parfois du charme, mais jamais de voix, les sculpteurs de ferraille de rebut et de mâchefer, les compositeurs de cet ahurissant vacarme appelé musique contemporaine ; enfin, tous les gens que le public envoie couramment chez le diable, et avec tant de raisons. Mais où trouver une agence de voyages qui voudrait se charger de promener pareille horde ? Où trouver une de ces compagnies de « broche à foin », expertes à organiser des pèlerinages en Terre Sainte, qui aurait consenti à s'engager dans une telle entreprise ?

Reste maintenant à savoir comment aller chez le diable. « Cruelle énigme ! » comme aurait dit Paul Bourget. Je ne peux tout de même pas m'en aller en m'écriant : « Partons dans un baiser pour un monde inconnu ! » comme Musset... Ça vous étonne, hein ? que j'aie lu Bourget et Alfred de Musset. J'ai même lu Pallascio-Morin. Et ce qui est encore plus incroyable, j'ai tenté de lire « les cinq grands » de Roger Duhamel ! Les cinq grands quoi ? je me le demande encore. Doit-on dire les cinq grands gangsters ? Les cinq grands m'as-tu vu ? En tout cas, ce sont ces cinq grands-là, ces cinq monteurs de bateaux qui ont créé notre triste monde d'aujourd'hui. À quoi bon nous dire que Staline était un ignare gangster, que Churchill était ce que les Américains appellent un « *fourflusher* » et que ce pauvre Roosevelt, si sympathique pouvait-il être, était loin d'être un génie ! Quant aux deux autres, oublions-les charitablement ; ce n'étaient que des bouche-trous...

Enfin, l'idée me vint (pourquoi ne m'est-elle pas venue plus avant la longue digression qui précède ?) de tenter d'évoquer ceux qui sont déjà allés en enfer. Voilà au moins des gens susceptibles de me renseigner. S'ils sont susceptibles tout court, eh bien, ils m'enverront forcément chez le diable, sans plus de phrases. Mais comment les évoquer ?

En levant les yeux, je viens d'apercevoir le buste de Dante au-dessus de ma table de travail. Il y a si longtemps qu'il est là, figé dans le bronze, que je le regarde tous les jours sans le voir. Dante, un collègue en pharmacie pourtant ! On m'a dit qu'il était entré dans la guilde des apothicaires de Florence dans le but de faire de la politique. De son temps, il fallait, paraît-il, être membre d'une profession pour avoir le privilège (en était-ce un), de tremper dans la politicaillerie. De nos jours, au contraire, bien des gens, qui vivent mal de leur profession ou de leur métier, en sortent pour se jeter dans la mêlée. Rien de si facile que d'entrer dans la politique. On n'exige ni diplôme ni carte de compétence. C'est le seul métier où il suffit d'avoir du front tout le tour de la tête et une bonne dose de suffisance. Vous voyez, même Caouette politicaille !

Dante, en voilà un, au moins, qui se vante d'être allé en enfer. Mais comment lui parler ? Je sais autant d'italien qu'un fonctionnaire bilingue d'Ottawa sait de français ; donc pas un mot. Dommage tout de même ! Dante aurait pu me donner de précieux conseils, lui qui a trouvé le moyen d'aller visiter ses ennemis politiques, après les avoir envoyés chez le diable. Il a voulu sans doute s'assurer qu'ils s'y étaient bien rendus.

Force m'est donc de me remettre sur la réfléchissoire et de chercher un autre moyen... Ah ! je crois que j'ai trouvé. Il doit y avoir, dans mes vieux livres, quelques pages qui m'apprendront comment évoquer les esprits. Si j'avais encore, par exemple, *Le Petit Albert* ou *Le Grand Albert* ? Cherchons.

Le premier livre qui me tombe sous la main est *La Légende dorée*, de Jacques de Voragines, tout à côté des *Dames galantes,* de Brantôme. Drôle de voisinage, vous en conviendrez. Inutile de feuilleter. *La Légende dorée* ne traite que de gens qui se sont rendus au ciel ou qui s'apprêtent à y monter. Mon voyage ne sera pas, évidemment, dans cette direction.

Mais toutes ces réflexions ne m'avancent pas.

Retournons à ma bibliothèque...

« Eurêka ! » comme s'écrieraient tant de gens qui ont fait leurs études classiques dans les pages roses du *Petit Larousse*. J'ai trouvé... *Le Diable boiteux,* (pas de Sacha Guitry, mais de Lesage, pas Jean, mais René-Alain Lesage). Comme l'auteur est décédé vers 1748, son livre n'est pas un des *best-sellers* de la semaine, et ni l'auteur ni son éditeur n'ont la moindre chance d'être dédommagés de leur fiasco par notre paternel gouvernement.

Le Diable boiteux ! Enfin, je crois avoir trouvé le personnage qu'il me faut. D'abord, j'ai quelque chose de commun avec lui ; il est boiteux, mon style l'est aussi. Si, par hasard, vous ne vous en êtes pas encore aperçu, mes meilleurs amis auront tôt fait de vous ouvrir les yeux. À quoi servirait-il d'avoir des amis s'ils ne médisaient pas de vous ?

En feuilletant le bouquin, j'ai réappris que le diable boiteux s'appelait Asmodée et qu'il était à la fois le diable de l'amour et de la chimie. Je ne vois guère de rapprochement entre l'amour et la chimie. Il faudra que je me renseigne sur ce point, auprès de certain chimiste qui, fatigué de séparer les atomes, s'est mis en tête de séparer les provinces ; deux entreprises qui me paraissent également explosives.

J'ai beau feuilleter plus loin, je ne trouve rien qui puisse m'enseigner le moyen d'évoquer Asmodée ou un de ses compagnons. À franchement parler, le vieux bouquin devient assommant à lire, presque autant que le Hansard.

Le gouvernement devrait défendre la fabrication de tous ces fameux somnifères dont on parle tant et obliger les médecins à prescrire la lecture du Hansard à tous ceux qui souffrent d'insomnie. L'effet serait magique. Évidemment, il y aura toujours des cas rebelles. À ceux-là, on prescrirait la lecture de deux pages de l'*Histoire de la province de Québec,* de Rumilly. Deux pages, dose maxima. Une page de plus, ce serait le coma.

Vu que je suis depuis longtemps immunisé contre le Hansard et la Rumillyade, je crois qu'une généreuse rasade de rhum ferait mieux mon affaire et serait infiniment plus agréable à avaler.

Comme vous le savez, le rhum était la liqueur préférée de nos pères. C'est ce qui fit dire à monseigneur Camille Roy que les Canadiens français étaient tous des fervents catholiques « rhumains ». Moi, j'ai toujours eu le culte de nos traditions sous toutes leurs formes, solides (les galettes de sarrazin), liquides (le rhum), gazeuses (les discours patriotiques). C'est avec cette pensée que je me suis emporté du rhum en revenant de la Barbade... Vous n'alliez tout de même pas penser que j'étais allé en avion, à l'autre bout de la mer des Caraïbes, pour en rapporter des noix de coco et de la mélasse !...

LE DIABLE M'APPARAÎT

Un double « punch du planteur » eut tôt fait de me remettre parfaitement en état d'évoquer les esprits. C'est ce que je ne tarderai pas à faire : « Esprit des lois ! Esprit de parti ! Esprit de l'escalier ! Esprit de vin ! Esprit de sel ! Esprit de contradiction ! Esprit de... »

M'étais-je endormi un instant ? C'est fort possible.

En tout cas, je venais de me cogner le nez sur ma table de travail. Au même moment, j'entendis tousser légèrement. (Dans de telles occasions, vous avez remarqué que la toux est toujours légère. C'est le truc classique de tous les romanciers.)

En tournant la tête vers la porte, j'aperçus un personnage vêtu d'un haut-de-chausse et d'un pourpoint de velours rouge, d'une immense cape de satin noir, et la tête décorée de deux cornes brunes entre lesquelles se tenait mal en équilibre un de ces haut-de-forme qu'affectionnent nos grands hommes, le jour du défilé de la Saint-Jean-Baptiste. C'est bien le cas de le dire : il avait l'air du diable. En me sentant pâlir, comme disent les romanciers, je m'écriai :

« Diable ! » Entre nous, qu'est-ce que vous auriez dit à ma place ?

— « Diable, oui ! » fit-il en soulevant son haut-de-forme.

« Tu m'as évoqué, me voici ! Je suis l'esprit de contradiction. Asmodée m'envoie le remplacer et te prie de l'excuser. »

— « Bien le bonjour, monsieur Contradiction. Donnez-vous donc la peine de prendre un siège. »

— « D'abord, ne m'appelle pas monsieur », me dit-il, en se laissant tomber dans un fauteuil.

— « Oh ! excusez ! Honorable contradiction, alors ? »

— « Perds-tu la carte, mon vieux ? Me prends-tu pour l'honorable Bona ? Appelle-moi Contradiction, tout court, et tutoie-moi, si tu veux que nous nous entendions. »

— « Parfait. C'est compris. Donc entre nous pas de façons. »

— « Tu m'as évoqué. Maintenant qu'est-ce que tu veux ? »

— « Je voudrais aller chez le diable. »

— « Aller chez le diable ? Tu es donc bien pressé ? Tu ne pourrais pas attendre ton tour, comme les autres. Il ne tardera pas à venir, je t'assure. »

— « S'agit pas de cela. Je voudrais aller chez le diable, faire un tour et revenir. »

— « Ah ? Tu veux en revenir ! Je te comprends mieux. D'ailleurs, tu me sembles déjà revenu de bien des choses. Mais, enfin, pourquoi cette hâte d'aller chez le diable ? Veux-tu faire un reportage pour *le Petit Journal* ?

— « Si c'était pour faire un reportage, ce ne serait sûrement pas pour le compte d'une sainte feuille comme *L'Action*, c'est entendu ! Je veux aller chez le diable, pour faire plaisir à mes amis. Il y a si longtemps qu'ils me souhaitent d'y aller. »

— « Tu me demandes là une chose quasi impossible, mon vieux. »

— « Pourtant, il me semble que ce n'est pas si compliqué : aller faire une petite villégiature en enfer et en revenir : une espèce de voyage ‹ économie ›, comme disent les compagnies d'aviation. »

— « C'est que, vois-tu, en enfer, nous passons par une crise de logement comme celle que Montréal a connue après la guerre. »

— « Vraiment ! Comment cela ? »

— « Si tu voyais ce qui nous arrive de gangsters, de cabaleurs d'élections, d'anciens sénateurs et de ministres de toutes les couleurs ! Et puis, le charbon pour chauffer tous ces gens-là est devenu hors de prix. »

— « Il ne vous est donc pas venu à l'idée de chauffer au gaz naturel ? Je suis sûr que la compagnie serait prête à vous consentir des taux avantageux. Vous comprenez que de gros clients, comme vous en seriez, ça ne se traite pas comme de pauvres diables de Montréalais. »

— « Chauffer au gaz ? En voilà une idée saugrenue ! Pourquoi retourner à un procédé qui était peut-être bon il y a cent ans ? Il n'y a que les Montréalais pour se payer pareille fantaisie ! »

— « Quand je pense que je vais désappointer tous mes amis qui sont pourtant nombreux, à comparer à mes ennemis intimes ! »

— « Écoute un peu. Je suis prêt à faire un marché avec toi. »

— « Aie, aie ! Avec ton costume de Méphistophélès, tu me fais peur ! Je pense à cet imbécile de Faust. »

— « Il s'agit bien de cela, voyons ! Écoute plutôt. J'ai un chalet assez confortable au bord du Styx... Ça te surprend que j'aie un chalet ? »

— « Pas le moins du monde ! Je connais plus d'un bandit et plus d'un politicailleur qui ont leur chalet et même leur île. »

— « Alors, je t'emmène passer quelques jours chez moi. En retour... »

— « En retour ? Tu me donnes la frousse ! »

— « Laisse-moi donc parler ! En retour, tu me renseigneras sur une foule de détails, sur des choses et des gens que tu dois connaître. »

— « Je commence à comprendre. Nous dialoguerons. Ce ne sera pas une conférence, ni un séminaire, ni un colloque, ni une de ces réunions où des gens qui n'ont rien à dire le disent magnifiquement en trois-quarts d'heure ou une heure et demie, si on ne leur clôt pas le bec. »

— « Tu devrais bien savoir que, dans toutes ces grandes parlottes, appelle-les comme tu voudras, il y a surtout des gens qui parlent, parce qu'ils ont à dire quelque chose, sans avoir quelque chose à dire. »

— « Concedo », comme disaient les avocats au temps où ils savaient le latin. Je ferai mon possible pour te renseigner. J'irai jusqu'à faire comme certains journalistes ; je te renseignerai sur des choses dont j'ignore le premier mot. »

— « Parfait ! Je te ramènerai ensuite. Si, toutefois, nous avons une chance de nous rendre jusqu'au fond des enfers, pour y rencontrer Lucifer, je t'y conduirai. »

— « Partons tout de suite ! Mes amis seront si contents !... Mais j'y pense ! Comment voyagerons-nous ? »

— « C'est tout simple, ma cape nous servira d'ailes. »

— « Oui ! Mais, moi, je n'ai ni cape ni ailes, tu le sais bien. »

— « Encore tout simple. Tu n'auras qu'à empoigner la queue de ma cape et à t'y bien tenir. »

— « Dire que j'aurai tiré le diable par la queue durant toute ma vie et que, pour une fois, cela me mènera quelque part !... Seulement... seulement, j'y pense. Tout à coup, je lâche... ? J'en ai tellement vu qui ont tiré le diable par la queue et qui, un bon jour, ont fini par aller s'éreinter, en tombant dans une maison de « finance ».

— « Eh bien, si tu le préfères, grimpe sur mon dos. Ce sera d'ailleurs plus commode, si nous voulons causer en cours de route. »

— « Te grimper sur le dos ? Ça, ça va me changer. Il y en a tant qui ont voulu me monter sur le dos, au cours de mon existence ! »

— « Bon ! Assez jaser. Ouvre la fenêtre, grimpe sur mon dos et partons. »

— « Avant de partir : autrement dit, comme Valentin chante dans Faust : « Avant de quitter ces lieux, ciel natal de mes aïeux ! »

— « Vas-tu finir de me raser avec ton Faust ? »

— « Je ne fais que commencer. »

— « Eh bien, attends que nous soyons rendus à mon chalet. »

— « Avant de quitter ces lieux... »

— « Tu ne vas pas recommencer, hein ? »

— « Non. Mais avant de partir, je t'offre le coup de l'étrier. Pendrais-tu une bonne rasade de rhum ? »

— « Sans vouloir faire le difficile, je préférerais de l'esprit... »

— « De whiskey ? Évidemment, tu es, toi-même, un esprit ! »

— « Justement. »

— « J'en ai ici ; il est épatant. Je l'ai acheté à la Régie. »

— « Je sais. Vos gouvernants ont de l'esprit à vendre. Mais, si je ne me trompe pas, ils n'en ont guère à revendre. »

— « Possible, mon vieux. Mais quand il s'agit de vendre de l'esprit et d'acheter des votes, ils sont hors pair. Maintenant, à ta santé ! »

— « Sois donc à la page, et bois à l'Assurance-Santé. »

— « À l'Assurance-Santé ? Tu veux donc que les croque-morts crèvent de faim ? N'ont-ils pas assez des médecins et des pharmaciens pour nuire à leurs petites affaires, sans avoir à souffrir de l'Assurance-Santé ?

— « Quoi ? Tu n'es pas heureux de savoir que tu peux être malade à plaisir aux frais du gouvernement ? »

— « Bah ! il y a des années que le gouvernement nous rend malades ; c'est bien du moins que, par un juste retour des choses, il nous soigne maintenant... Oh ! attends, je pense à une chose. »

— « Voyons ! Si tu te remets à penser, nous ne partirons jamais. Qu'est-ce qui ne va pas ? On dirait que l'esprit de contradiction, c'est toi ! »

— « Écoute ! Nous vois-tu flotter au-dessus de la ville en pareil équipage ? Toi, en BVD rouges coca-cola et moi, grimpé sur ton dos ?... Nous ne pourrons donner pour excuse que c'est le temps du Carnaval. »

— « Le Carnaval de Montréal ? Il n'est pas seulement fini ; je le considère foutu pour des années à venir ! Si tu y avais pensé un instant, tu te serais dit que j'ai le pouvoir de nous rendre invisibles. »

— « Ah, oui ! comme les bienfaits de Diefenbaker ? »

— « Presque autant, en tous cas ! »

— « Donc, buvons à la santé de l'amour, comme disait Jovette. »

LE VOYAGE À TRAVERS LA NUIT

Quand nos verres furent vidés, j'ouvris la fenêtre, je grimpai sur le dos de mon compagnon, il déploya sa cape et, un instant après, nous flottions au-dessus des toits de Montréal.

— « Es-tu assez confortable sur mon dos ? » me demanda Contradiction.

— « Beaucoup plus que dans un fauteuil de la TCA ou du BOAC, je t'assure, mon vieux ! »

— « N'est-ce pas magnifique de survoler la ville par une aussi belle nuit ? »

— « Oui ! Cela rappelle le chapitre du *Diable boiteux,* dans lequel Lesage raconte qu'Asmodée soulevait les toits pour permettre à son compagnon de voir ce qui se passait dans les intérieurs. »

— « Je pourrais en faire autant. Si tu y tiens, tu n'as qu'à le dire. »

— « Grand merci ! Nous avons déjà trop de propriétaires de petits journaux jaunâtres qui se taillent de jolies fortunes à se fourrer le nez dans la vie privée des gens, avec l'espoir de les faire chanter... D'ailleurs, je crois que tu aurais de la difficulté à soulever les toits dans cette partie de notre île.

N'oublie pas que nous survolons Hampstead en ce moment. »

— « Possible. Mais n'oublie pas, à ton tour, que j'ai déjà soulevé des toitures de tuiles et de plomb, tout comme l'avait fait Asmodée. »

— « Je veux bien te croire. Mais, ici, les maisons sont couvertes d'hypothèques, et les hypothèques sont toujours très lourdes, s'il faut en croire les romanciers. »

— « Ah ? C'est donc cela qui donne aux maisons cet air écrasé ! »

— « Écrasé ? Tu devrais voir leurs propriétaires ; ils le sont bien davantage. » Nous filions à une bonne allure, lorsque Contradiction monta tout à coup en flèche.

— « Aie ! prends garde ! J'ai failli tout lâcher. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— « Il me prend que je n'ai pas le goût de m'accrocher dans le rideau de fil de fer du maire Dawson ! J'ai failli me dévisager tantôt en allant chez toi. »

— « Ah ! Je te comprends. Nous venons, en effet, de survoler ville Mont-Royal. »

— « Veux-tu me dire quelle idée le maire Dawson a eue d'installer cette fichue clôture ? » reprit le diable.

— « Tout simplement, mon vieux, dans l'espoir qu'il n'y aura plus de Canadiens français qui s'installeront dans SA ville. »

— « À moins que ce ne soit pour empêcher ceux qui y demeurent déjà de s'enfuir n'importe où ailleurs, à cause de sa phobie du français. »

— « C'est fort possible. Il veut les conserver comme d'excellents payeurs de taxes. »

— « Ce serait tout naturel et bien dans la note. Même vos gouvernants d'Ottawa souhaitent ardemment que vous ne périssiez pas tous, à la suite d'une explosion atomique. »

— « C'est pour cela que monsieur Diefenbaker voudrait que chacun de nous ait son abri anti-bombe ou anti-retombées. »

— « C'est évident, mon vieux. Représente-toi vos gouvernants sortant de leurs confortables abris et constatant qu'il ne reste plus personne pour écouter leurs beaux discours... »

— « Et surtout personne pour payer des taxes. Vois-tu, ce serait la mort à brève échéance de nos gouvernants, puisqu'ils n'ont pas d'autre raison d'existence que celle de discourir et de taxer à tour de bras. »

— « Eh oui, mon vieux, il ne resterait plus personne à taxer à mort pour payer vos postes de lancement de missiles, vos munitions et vos autres machines à tuer. »

— « Toutes choses inutiles, tu l'admettras », fis-je.

— « Inutiles ? Non ! À bien y penser, il nous faut admettre qu'elles sont, au contraire, fort utiles. »

— « Je suis bien obligé de te donner raison. Tu me fais songer que toutes ces machines représentent de bien juteux contrats pour une légion ahurissante de profiteurs qui contribuent ensuite, fort généreusement, à la caisse électorale. »

— « C'est vrai, j'oubliais. Même chez un peuple aussi exemplaire par son sens religieux que le vôtre, les élections ne se font pas avec des prières », fit le diable.

— « D'ailleurs, tu sais que le Canada et tous les autres pays du monde ne pourraient trouver du travail aux chômeurs, s'ils n'occupaient un groupe de ces chômeurs à jouer aux soldats et le reste à fabriquer des engins de guerre. Toutes les palabres sur le désarmement ne servent qu'à jeter de la poudre aux yeux des gogos. »

— « C'est entendu », fit le diable. « Pas un pays ne songe sincèrement à désarmer. Ajoutons que les délégués eux-mêmes qu'on envoie à ces conférences sur le désarmement ne sont rien de plus que des chômeurs que le gouvernement a réussi à caser. »

— « Tu sais bien qu'au fond, le but primordial de tous les organismes nouveaux, que ce soit l'ONU, l'Alliance Atlantique, l'Assurance-maladie, etc. dont nos gouvernants font grand état, c'est toujours de trouver un moyen d'offrir une situation aux innombrables quémandeurs, et de fournir des contrats aux amis. C'est le Bien-Être social. »

— « Aie, aie ! Heureusement que personne ne t'entend ! Tu n'y vas pas avec le dos de la cuillère ! » dit le diable en riant.

— « Je préfère laisser la cuillère à ceux qui savent si expertement la lécher. »

— « Je te désapprouve absolument, mon vieux. »

— « Ah ? Et pourquoi ? »

— « Parce que tu serais gros, riche et craquant d'orgueil et de santé, si tu avais su comme d'autres, marcher à quatre pattes, flatter les gens en place, t'aplatir, changer d'allégeance politique au bon moment et lécher des cuillères ! Mais non, monsieur

a aimé mieux faire la petite bouche, rester toute sa vie un poète miteux et un éternel mangeur de vache enragée. Je te blâme et je te plains. »

— « Eh bien, tu as tort. Blâme-moi, si tu veux, mais je te défends de me plaindre. J'ai vécu et je vis encore la vie que j'ai toujours aimée. Tout jeune, j'ai été fasciné par la beauté de ce vers de « Cyrano » que j'ai adopté comme devise : « Ne pas monter bien haut peut-être, mais tout seul ». Et c'est sans envie que je moque des rampants. Vois-tu, mon vieux, quoiqu'on en dise, on ne meurt pas si facilement de faim. Du reste, je ne me suis jamais couché sans souper ; je ne me couchais pas plutôt ! »

Mon compagnon ne répondit pas et haussa les épaules, ce qui me fit quelque peu sursauter. « À quoi bon discuter avec pareil hurluberlu ? » se disait-il sans doute.

La nuit était devenue de plus en plus noire et de plus en plus fraîche, et perdu dans mes réflexions, j'ai dû m'assoupir…

SUR LES BORDS DU STYX

— « Nous voici arrivés », me dit mon compagnon.

Je m'éveillai en sursaut. J'écarquillai les yeux pour tâcher de distinguer quelque chose dans la nuit épaisse qui me pesait sur les épaules. Je finis par deviner confusément autour de moi des profils de châteaux aux tours tarabiscotées, dressés le long de rues tortueuses. Tout y semblait mort depuis des millénaires.

— « Tu me dis que nous sommes au bord du Styx », dis-je à mon compagnon en mettant pied à terre. Franchement, mon vieux, je croyais que tu étais revenu en arrière et que nous venions de descendre en plein Westmount. Même architecture en pain d'épices, mêmes rues tortueuses, même immobilité de cimetière... C'est ici que se trouve ton chalet ? »

— « Oh, non ! Rassure-toi. Nous sommes dans la banlieue la plus désolée de l'enfer. Tout comme à Westmount, personne ne veut plus y demeurer. Quant à mon chalet, il est loin d'ici, sur l'autre rive. »

— « Alors, pourquoi arrêtons-nous ici ? Es-tu fatigué de m'avoir eu sur le dos ? »

— « Pas le moins du monde ! Je me serais rendu tout droit chez moi, si j'avais été seul. Tu ignores la consigne exigeant que tout humain traverse le Styx dans la barque de Charron. »

— « C'est pourtant vrai ! Cela me revient à la mémoire : le Styx, la barque, Charron ! Ô merveilleux souvenirs de collège ! Et l'on osera prétendre qu'un cours classique ça ne sert à rien ! J'ai envie de chanter comme *le Neveu de Rameau* : « Divinités du Styx. »

— « Fais-moi grâce de tes envolées lyriques et cesse de citer Gluck et Diderot ! Suis-moi plutôt jusque chez le bonhomme Charron. Il faut que nous profitions de la nuit pour traverser. »

— « Tu vas le réveiller en pleine nuit ? Je te parie qu'il sera d'une humeur massacrante, comme un sénateur qu'on réveille en pleine assemblée, pour lui poser une question. »

Je suivis mon compagnon en trébuchant, tout en m'habituant peu à peu à l'obscurité, comme lorsque je tente de lire les propos philosophiques d'Hermas Bastien. La masure de Charron nous apparut enfin, tout près de la rive. À notre approche, un concert d'aboiements furieux et de grincements de chaînes nous accueillit, et un énorme chien bondit hors de sa cabane.

— « Tiens, fit mon compagnon, c'est le vieux Cerbère ! Toujours enragé comme son maître. »

— « Cerbère ? Oh ! oui, je me souviens ! « Je me souviens » comme dit la devise de ma province. »

— « Au fait, de quoi se souvient-elle, ta province ? »

— « Mon pauvre vieux, je crois que personne ne l'a jamais su. »

La porte de la masure s'était ouverte et Charron en avait surgi en criant : « Marche te coucher, toé ! » Ceci me rappela le célèbre « Assis-toé, toé ! » que lançait Maurice Duplessis, quand un de ses députés tentait de se lever pour dire un mot en Chambre. Cerbère se tut aussitôt et, tête basse, rentra dans sa cabane. Quel merveilleux député de l'Union Nationale il aurait fait ! Charron vint lentement vers nous, levant un fanal à la hauteur de nos figures, en grommelant : « Allons ! qu'est-ce qu'ils veulent ces deux abrutis ! » Mais dès qu'il fut assez près pour reconnaître mon compagnon, il balbutia, sur le ton d'un Canadien français s'aplatissant devant un Anglais : « Oh ! excusez, messire le Diable ! Je ne vous avais pas reconnu de si loin. Et puis, vous comprenez, j'ai tellement de tintoin avec tous ces damnés que je traverse à longueur de jour. J'en ai les nerfs en boule. »

— « Je vous comprends, je vous comprends, mon vieux », fit mon compagnon, pour l'apaiser. Tout ce que je voulais vous demander, c'est de nous conduire à mon chalet. »

— « Hein ? Rien que ça ! Mon jeune ami, vous n'êtes pas raisonnable. Me réveiller en pleine nuit pour me faire encore travailler ! »

— « Je le regrette, je vous assure. Voyez-vous, durant le jour, vous avez tellement de foule dans votre barque que nous n'y trouverions pas place. »

— « Quant à cela, vous avez bien raison. Vous devez comprendre aussi que ma barque n'est pas un autobus de Montréal. Je ne peux forcer la majorité de mes passagers à se pendre à des courroies… En tout cas, allons-y puisqu'il le faut ! Franchement, j'enverrais bien ma besogne au diable si elle n'y était déjà rendue. »

Il se mit à rire bruyamment, en nous entraînant vers sa barque. Sa réflexion me fit penser à tant de mes bons amis journalistes qui, un bon ou plutôt un mauvais jour, ont lancé leur bonnet par-dessus les moulins et sont allés se fourvoyer dans la politique. Il me semble qu'ils ont, de propos délibéré, pris eux-mêmes un chemin de raccourci pour aller chez le diable.

Tandis que je poursuivais mes pensées, comme on dit en style de conférencier, nous avions marché jusqu'à la barque. Vous devriez la voir, la fameuse barque ! Toute vermoulue et toute chambranlante comme nos anciens tramways et aussi sale que nos autobus d'aujourd'hui. Le bonhomme nous cria : « Avancez en avant ! » Une profonde nostalgie m'embruma les yeux et je suivis mon compagnon, tandis que Charron s'installait près de ses rames, qui trempaient dans l'eau du Styx, une eau boueuse et noirâtre comme du café de restaurant français. Au moment de détacher l'amarre, il se ravisa : « Dites donc, messire le Diable, vous ne m'avez pas présenté votre ami. »

— « C'est vrai ! Excusez-moi. Mon compagnon est un Canadien français en promenade. »

— « Enchanté, monsieur le Canadien français. Cependant, malgré tout le plaisir que j'ai de m'être levé en pleine nuit pour vous promener, il faut bien que je vous réclame mon obole. »

— « Votre obole ? » fis-je en prenant un air innocent.

Je me rappelais bien, pourtant, que personne ne montait dans la barque de Charron, sans lui verser le prix du passage. Je savais aussi que, comme d'habitude, je n'avais pas un sou vaillant dans mes goussets. Heureusement, mon compagnon se porta à mon secours.

— « Voyons, mon cher Charron, j'ai oublié de vous dire que mon visiteur est membre de la Société des poètes. »

— « Un poète ? Ça, c'est le restant des écus ! Encore un crève-faim qui n'a pas le sou ! »

— « Vous savez, monsieur Charron, dans ma province, écrire, c'est faire de la pauvreté perpétuelle. »

— « Bien des gens que j'ai transportés dans ma barque avaient fait vœu de pauvreté : celui d'appauvrir les autres, à leur propre bénéfice, et ils avaient roulé dans l'or durant leur vie... Et puis, au lieu de barbouiller du papier, vous auriez pu vous faire cabaleur d'élections, même si, dans votre province, c'est une profession déjà passablement encombrée. Aujourd'hui, vous ne seriez pas en peine de payer une pauvre petite obole de rien du tout ! Vous avez beau m'être fort sympathique, je suis obligé de vous faire payer ; c'est la consigne. »

— « Écoute, mon vieux Charron, fit mon compagnon. Laisse-le passer gratuitement, et tu exigeras deux oboles du prochain ministre qui montera dans ta barque. »

— « Exiger le double du passage à un ministre ? Vous avez la berlue, mon jeune messire le diable ! Vous ne savez donc pas que ces gens-là ne veulent jamais payer ; il leur en a assez coûté pour se faire élire. Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, il en est monté un dans ma barque. Savez-vous ce qu'il m'a offert ? Un billet à présenter au trésorier de la caisse électorale de son parti ! Ce billet m'aurait donné droit à une machine à laver et à un réfrigérateur électriques. L'imbécile ! il me traitait comme s'il se fut agi d'acheter mon vote ! »

— « Après tout, fis-je, en riant, vous auriez dû accepter. Pensez donc, une machine à laver et un réfrigérateur valent bien plus qu'une obole. »

— « Tant que vous voudrez ! rétorqua le bonhomme. Mais, dites-moi ce que je pourrais bien faire de ces appareils-là. Une machine à laver, même électrique, ça ne lave tout de même pas les péchés. Quant à un réfrigérateur, je me demande bien si ce serait efficace en enfer... En tout cas, le ministre a dû traverser à la nage ; je ne l'ai pas revu. »

— « Ça n'a pas dû lui être difficile, fit mon compa-gnon. Les politicailleurs sont si habiles à nager entre deux eaux... et même en eau trouble. »

— « Possible, reprit le bonhomme. Cependant, ici, il faut remonter le courant, et ces gens-là sont plutôt des suiveux. Demandez cela à votre ami, le Canadien français. »

Je ne crus pas qu'il y eut lieu de le contredire et le bonhomme reprit :

— « De toute façon, il me faut mon obole ou nous ne partons pas. « Pas d'argent, pas de suisse » ; vous connaissez le proverbe usé à la corde ? »

— « Pas d'argent, pas de cuisses », disait Henri Lavedan, en assurant que c'était là la devise d'une jolie dame de petite vertu. »

Je lui fis cette remarque pour tâcher de le dérider et lui montrer que j'avais... des lettres. D'ailleurs, n'est-ce pas toujours dans ce but qu'on cite les auteurs ?

— « Votre Lavedan, fit le bonhomme, en riant, je le connais ; vous le retrouverez quelque part ici. En attendant, il me faut mon obole. »

Je devinai que mon compagnon n'avait pas un sou à me refiler, puisqu'il ne disait mot. Par acquit de conscience, je plongeai la main dans le fond de mes goussets. Miracle ! je sentis une pièce entre mes doigts. Je la retirai et je m'aperçus que c'était un de ces anciens jetons de métal qui, autrefois, donnaient droit de passage sur le pont Victoria. Risquant le tout pour le tout, je le tendis à Charron, en disant le plus innocemment du monde :

— « Franchement, je ne me croyais pas si riche ! »

Il le saisit, le regarda à la lueur de son fanal et, d'un air triomphant, le glissa dans sa bourse en disant :

— « Parlez-moi de ça, une obole d'argent ! J'ai bien peur de ne pas avoir assez pour vous faire la monnaie de votre pièce. »

— « Oh, gardez le tout », fis-je dans un élan assez compréhensif de... générosité. »

— « Ah, monsieur le cachottier, vous avez dû obtenir une subvention du Conseil des Arts et vous ne vouliez pas le dire ! »

Mon compagnon avait dû deviner mon petit manège et, tandis que le bonhomme détachait son amarre, il me fit un clin d'œil et me dit entre les dents :

— « Ça bat quatre as ! J'en ai bien vu tricher pour entrer au ciel, mais c'est la première fois que je vois quelqu'un tricher pour aller au diable. »

Le bonhomme poussa sa barque dans le courant, en appuyant une de ses rames sur le bord du quai et nous étions partis. Vous me direz que ce n'est pas trop tôt, ô lecteurs patients et ennuyés ! Je l'admets sans plus de discussion. Cela vous montrera qu'aller chez le diable n'est pas aussi facile qu'un vain peuple le pense. J'ai pris presque autant de temps qu'il en a fallu à Montréal pour obtenir son métro. Voyez-vous, moi, je n'avais tout de même pas, comme Drapeau et Saulnier, à déjouer les tours des monteurs de bateaux, qui auraient tant voulu profiter du métro pour se faire un joli magot ! Hélas, que de déceptions pour toute cette tourbe ! Drapeau et Saulnier, vous êtes des tueurs de rêves !

Le bonhomme Charron, replié sur ses rames et tout ruisselant de sueurs, s'esquintait. Pourtant, la barque n'avançait guère. Mon compagnon, silencieux comme moi, regardait le paysage désolé qui me rappelait les sites prétendus merveilleux que vante la publicité de l'Office du tourisme de ma province.

Je finis pas prendre le bonhomme en pitié. Et puis, la lenteur du voyage m'exaspérait. On se serait cru dans un autobus du circuit 15. Je me risquai donc à dire :

— « Mon pauvre monsieur Charron, je me demande bien pourquoi on vous laisse vous éreinter à ramer. Ce serait si facile de vous acheter un canot à moteur. »

Le bonhomme cessa aussitôt de ramer, et en s'épongeant le front, me dit sur un ton de raillerie ou de reproche (j'ignore lequel) :

— « Un canot à moteur ! Vous n'y pensez pas, mon jeune ami. Ce serait renier toute la tradition ! Je ne vous comprends pas ! Vous, un Canadien français, être si peu respectueux du passé ! Vous devriez savoir qu'ici, comme dans votre province, rien ne doit bouger, rien ne doit s'améliorer. Comme chez vous, nous passons notre temps à regarder en arrière et jamais en avant, la tête toujours dans le dos, pâmés de grande histoire et cuits dans le jus de nos sacro-saintes traditions. »

Il parlait avec un tel accent de conviction que je me rendis compte de la futilité de tenter de discuter avec lui. Je me mis à songer à tous les bonzes de chez nous, si respectés et si heureux dans leur incurable et sempiternel immobilisme.

Après avoir suivi pendant près de deux heures des méandres aussi tortueux que ceux d'une page de Georges ou de Roger Duhamel, notre barque s'arrêta au bord d'un petit quai flottant.

— « Enfin, nous sommes arrivés », fit mon compagnon qui, depuis quelque temps, n'avait pas ouvert la bouche. N'ayant rien à dire et n'étant pas député, il s'était contenté de se taire. Nous étions descendus, et Charron s'apprêtait à repartir, quand mon compagnon l'invita à venir se reposer à son chalet.

— « J'accepte sans me faire prier », s'empressa-t-il de répondre. « Vous, vous êtes un vrai bon diable, c'est le cas de le dire. Je m'en fous si mes damnés devront m'attendre demain matin ! Tenez je me sens aussi indépendant qu'un chauffeur de taxi de Montréal, quand il pleut depuis trois jours. D'ailleurs, sur le Styx, je n'ai pas de concurrents. Je suis comme la Murray Hill à l'aéroport de Dorval ; les gens sont entièrement à ma merci !... Seulement, j'y pense ! J'espère que monsieur le Canadien français ne s'objecte pas à ma compagnie. »

— « Rassurez-vous, dis-je au bonhomme. Je me plais énormément à vous entendre donner votre opinion sur tout. Franchement, à vous écouter, je vois que vous êtes curieusement au fait de ce qui se passe à Montréal et dans ma province. »

— « C'est que, voyez-vous, je lis vos journaux, *La Presse, La Gazette,* et jusqu'en juin dernier, je lisais *Le Nouveau Journal.* Entre nous, c'était mon préféré. »

— « Vous n'avez pas nommé *Le Devoir* et *L'Action.*

— « Oh, ces saintes feuilles ne sont lues qu'au ciel. »

— « Et *Montréal-Matin* ? »

— « Je vous avoue que mes connaissances du petit nègre ne sont pas assez avancées. Et puis, j'écoute la radio canadienne française de Montréal : CKAC,

CKVL, CJMS, CKLM. »

— « Vous avez oublié de mentionner Radio-Canada. »

— « C'est que CBF n'est pas un poste de radio canadien français ; c'est un poste français tout court. Est-ce que je me trompe ? »

— « Vous m'amusez, en tout cas. Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? »

— « C'est qu'à CBF, il n'y en a que pour les Français. Vos chanteurs, vos artistes y font figure de parents pauvres qu'on accepte comme un pis-aller, quand on manque de Français. »

Je ne voulus pas discuter. Charron et moi suivions notre compagnon qui se dirigeait vers un imposant chalet dont je distinguais la structure dans la demi-lueur de l'aurore montante. Il était de cette architecture qu'en bons « suiveux », nous nous sommes empressés d'emprunter aux Américains (soyons fiers de leur avoir enlevé le monopole des constructions monstrueuses !). Il avait l'air cossu affectionné par les entrepreneurs qui se sont enrichis à ériger, à travers la province, des hôpitaux, des écoles, des couvents, ou à construire des bouts de routes et des ponts, sous le règne de Duplessis Premier et, heureusement, Dernier.

Tandis que nous gravissions les degrés d'un imposant escalier de pierre, je vis notre hôte tirer une clé d'or d'un de ses goussets. Je ne pus m'empêcher de lui dire : « Ta clé, c'est un vrai signe de piastre ! »

— « Un signe de piastre ? fit-il en riant. Attention ! ton joual vient encore de ruer. On ne dit pas une piastre, mais un dollar ! »

— « Eh bien, soit ! Un dollar ! Je ne voudrais pas me chicaner avec nos bons amis de « La langue bien pendue », même si notre dollar ne vaut pas le loup, par le temps qui court. De toute façon, c'est avec ce signe que tu ouvres ta porte, hein ? »

— « Ne fais pas l'idiot. Tu sais fort bien que le dollar est toujours la clé qui ouvre toutes les portes. »

— « Autrement dit : « Le veau d'or est toujours debout » ! »

— « Veux-tu bien cesser de me raser avec tes citations de Faust ! »

— « C'est promis… pour jusqu'à la prochaine fois. »

La clé, comme une bonne clé de *sketch* de radio, grinça dans la serrure et la porte, comme celle du haut-côté de Séraphin, s'ouvrit en geignant.

AU CHALET DU DIABLE
LE DIABLE EST À LA MODE

— « Entrez, mes bons amis, fit notre hôte. Entrez, vous êtes chez vous et mettez-vous bien à l'aise. Tenez, mon bon Charron, installez-vous dans ce fauteuil bien moelleux. Vous y serez confortable ; je l'ai volé à un conseiller législatif à Québec. Vous allez voir comme on y dort bien, en oubliant tous ses soucis... Quant à toi, choisis le siège qui te plaira ; je te sais assez effronté pour que je n'aie pas à m'inquiéter de ton confort. »

Charron mit sa vieille casquette dans une poche de sa vareuse et s'assit, avec les précautions d'un brave type que le luxe criard du chalet éberluait totalement. On eut dit un député créditiste s'installant pour la première fois dans son fauteuil de la Chambre des Communes. Quant à moi, je me laissai tomber dans un fauteuil de simili-cuir rouge et jetai un coup d'œil à la ronde, tandis que notre hôte se dirigeait vers un bar fort bien garni, occupant un coin de la pièce.

Comme chalet de parvenu, c'était parfait. Fauteuils de simili-cuir rouge, chaises de paille et d'osier de forme « fonctionnelle », comme disent les annonceurs ; Chesterfields à multiples coussins multicolores, tables basses et étroites aux formes tarabiscotées, encombrées de cendriers de Lalique ou de Val Saint-Lambert, boîtes de céramique remplies de cigarettes et de cigares, lampes électriques aux formes et aux abat-jour indescriptibles. Sur les murs, les inévitables *pin-up girls* : Liz Taylor avec son air idiot, déguisée en Cléopâtre, Jane Mansfield avec un chien rose qui semblait plus intelligent qu'elle, ce qui n'est, d'ailleurs, pas difficile. Dans un coin, nous faisant face, l'inévitable appareil de TV. Franchement, je me demandais si j'étais chez le diable ou dans le chalet d'un de nos snobs de Hampstead, d'Outremount, de Laval-sur-le-Lac, voire même de la Grande-Allée à Québec.

Tout à côté de la TV, je remarquai un étrange appareil, tenant à la fois de la télévision et du téléphone par son écran et son cadran couvert de lettres et de chiffres. Je ne pus contenir ma curiosité et demandai ce que c'était. Mon hôte m'expliqua que c'était tout simplement un « télé-vidéo ».

— « Vois-tu, il te suffit de signaler un numéro pour que t'apparaisse celui à qui tu veux parler. »

— « Merveilleux ! »

— « Pour signaler, c'est la simplicité même. Tu inscris sur une fiche le nom et la profession de celui avec qui tu veux communiquer, et tu glisses la fiche dans l'ouverture que tu verras à droite. La communication s'établit aussitôt. »

— « Admirable ! Est-ce qu'on ne peut communiquer qu'avec les gens qui sont en enfer ? »

— « Qu'un type soit au ciel, au purgatoire ou en enfer, tu peux l'atteindre. Mais, vu que tu n'es pas encore mort, tu ne pourras pas savoir où il est. »

— « Ça, ça me désappointe un peu ! »

— « Tu pourras parler à tes amis. Tu en auras sûrement le loisir pendant ton séjour ici. Autre chose qui va t'intéresser, c'est une particularité de mon appareil de TV. Chez toi, vous avez la TV qui vous montre des scènes d'événements qui se déroulent à l'instant même ou qui se sont déroulés récemment. »

— « Et surtout les films les plus racornis de France-Film et les plus absurdes *westerns* américains ».

— Veux-tu te taire, bavard, et me laisser parler ! En pressant ce bouton, tu verras « se dérouler » (comme on dit toujours si élégamment à Radio-Canada) des événements qui n'auront lieu que plus tard, dans l'au-delà. Il te suffit de penser à une personne pour voir apparaître une scène qui se rattache à sa vie, dès que tu mets l'appareil en marche ».

Je ne pus y tenir plus longtemps. Je courus à l'appareil, en pensant à Valdombre et je pressai le bouton. Ce fut merveilleux ! Aussitôt, sans avoir à subir d'interminables et indigestes « commerciaux », une scène m'apparut en lumineuses couleurs. Devant moi s'étendait, à perte de vue, une immense mer de mélasse, dans laquelle essayait de surnager

Valdombre agrippé à un radeau de galettes de sarrazin, tandis que Séraphin, les mains pleines de rouleaux de fil et Donalda, un petit demiard vide à la main, se portaient à son secours... Puis, la scène se termina sans le moindre commercial. Je voulus tenter une autre expérience. J'avais à peine évoqué le nom de Rumilly que l'écran se ranima. La scène me parut d'abord assez embrouillée. Je finis par distinguer, au fond d'un gouffre, un petit homme à grosses lunettes à monture noire coupant du papier à l'aide d'une gigantesque paire de ciseaux. Puis l'image s'éclaircit et je vis le pauvre diable plongé jusqu'à la ceinture dans un énorme pot à colle. Partout autour de lui, de hautes piles de vieux journaux dont je finis par pouvoir lire les noms *La Minerve, Le Canadien, Les Débats, La Lanterne, La Presse, La Patrie, Le Devoir* et nombre d'autres. C'était bien Rumilly en train d'écrire SON *Histoire de la province de Québec.*

Vous devinez que ma curiosité augmentait de plus en plus et je voulais évoquer d'autres noms. Mais mon hôte, qui s'affairait toujours à son petit bar, me dit :

— « Ferme l'appareil au moins un instant. Tu auras tout le loisir de t'en servir plus tard. Buvons plutôt au succès de ton voyage... Je suppose que c'est du rhum que tu veux boire. »

— « Tu le sais bien. Je suis atteint de rhum...atisme depuis mon voyage aux Antilles. Vois-tu, je suis comme ces gens qui ont passé huit jours en France et qui ne savent plus que parler, « la bouche pleine de patates chaudes », en s'écriant à tout propos et surtout hors de propos : « C'est formidable ! »... Donc, du rhum pour moi ! »

— « Tu aurais pu me rappeler aussi que vos pères, ces fameux pères qu'évoquent toujours vos grands discours de la Saint-Jean-Baptiste, aimaient joliment le rhum. Vos draveurs et vos hommes de chantier ne s'en privaient guère, non plus. »

— « Il n'y avait pas de mal à cela. C'est ce qui en faisait de si gais lurons. »

— « Et c'est ce qui a contribué à leur faire découvrir l'aviation, bien avant les frères Wright, n'en déplaise aux Américains. »

— « Hein ? Nos pères auraient inventé l'aviation ? Pas possible ! »

— « Penses-y un peu. Quand ils « couraient la chasse-galerie », dans un canot qui naviguait dans les nuages au-dessus des forêts, est-ce qu'ils ne devançaient pas l'âge de l'avion ?... Maintenant, voici ton rhum. Il t'aidera à avaler cette mauvaise blague ! »... Et vous, père Charron, que prendrez-vous ? »

— « Comme toujours, fit le bonhomme qui somnolait. Comme toujours, mon jeune messire le diable, du vin de la vigne de Noé. »

— « Du vin de la vigne de Noé ? » fis-je en sursautant.

— « Eh oui, mon jeune ami. Vous savez bien que Noé planta des vignes, bien avant le déluge et qu'il ne se faisait pas faute d'en boire copieusement le jus. »

— « Je suppose que c'est pour cela qu'il lui fallut cent ans pour construire son arche. Il était toujours entre deux vins ? »

— « Ça, c'est une autre affaire. Il avait un contrat de construction et, comme tout bon entrepreneur à l'emploi d'un gouvernement, il eut été bien sot de ne pas prendre son temps. Vous qui avez vécu sous le règne de Duplessis, vous devez comprendre cela. »

— « Vous m'ouvrez là des horizons infinis ! » dis-je.

— « Je demande à notre hôte de me servir du vin de la vigne de Noé, parce que ce ‹ brave patriarche digne ›, comme dit la chanson, après quarante jours et quarante nuits de navigation, s'offrit, comme tout bon matelot après une rude traversée, une cuite formidable, dès qu'il mit le pied sur le plancher des vaches. »

— « Ah, oui ! Je me souviens de mon histoire... sainte. Voyez-vous, les sociétés de tempérance ont oublié de rayer ce vilain passage de la Bible. »

— « On peut bien dire qu'après son expérience, le père Noé fut le premier à instituer la Régie, bien avant vos Taschereau, vos Lapalme et vos Lesage », continua Charron.

— « Oui. Je comprends facilement qu'après sa retentissante « brosse », il ait songé à réglementer la consommation des « liqueurs »... Et vous, en bon matelot et en souvenir de Noé, vous buvez du vin de sa vigne ; cela se comprend très bien aussi. »

— « Et moi, fit notre hôte, je bois du whiskey. »

— « C'est-à-dire de ‹ l'eau-de-feu ›, selon l'expression consacrée par l'histoire du Canada. Ce terme décrit si bien l'abominable casse-poitrine que les gouverneurs de la Nouvelle-France et nos sacrés aïeux vendaient à prix excessivement forts aux naturels du pays. »

— « Tu devrais bien savoir que l'eau-de-feu a toujours été le premier agent de civilisation. Même de nos jours, dès qu'une nouvelle agglomération se forme, les premiers établissements que tu y vois sont une taverne et un poste d'essence. »

— « Avoir de quoi boire et de quoi rouler en auto, c'est bien, en effet, l'essentiel aujourd'hui. »

— « Que de savantes considérations ! Tout cela parce que je bois de l'eau-de-feu ! C'est pourtant la liqueur toute indiquée, puisque je suis en enfer. »

— « Tiens, il faudra que je rapporte ce détail à mes bons amis Lacordaire. Cela leur servira d'argument dans leur lutte contre l'alcool. »

— « J'ai entendu parler de ces gens-là. Ils crachent dans l'alcool. »

— « Demande-toi si quelques-uns crachent dans l'alcool par mépris ou pour le diluer avant de le boire. »

— « Quelqu'un m'a raconté qu'un jour, deux grands champions de la tempérance avaient reçu d'un loustic, un superbe ‹ quatre épaules › de gin De Kuyper. »

— « C'était, sans doute, une façon adroite de leur donner ‹ un coup de cœur ›. Et qu'ont-ils fait ? »

— « L'un d'eux leva les yeux au ciel en s'écriant : ‹ C'est une insulte ! › – ‹ Buvons l'insulte, ô mon frère ! › répondit l'autre, en débouchant le flacon. »

— « Voilà un homme qui n'avait pas de rancune et qui savait être pratique ! »

— « Sais-tu bien, mon vieux, que tu sembles encourager l'alcoolisme ? » fit le diable.

— « Moi ? Pas du tout ! Il y a assez des annonces de journaux et des programmes de radio pour le faire. Mais songe qu'en achetant des « spiritueux », je contribue à l'œuvre de nos gouvernants, pourvu, bien entendu, que j'achète aux magasins de la

Régie. Le crime, vois-tu, serait d'encourager les contrebandiers. »

— « Pourtant, que tu t'en procures à la Régie ou ailleurs, c'est toujours de l'eau-de-vie, du rhum, du whiskey. »

— « Entendu. Mais les alcools de contrebande ne sont pas grevés de lourds droits d'accise et autres taxes. Vois-tu, quand je bois de l'alcool de la Régie, j'aide à subventionner des écoles, des hôpitaux, des universités et toute une kyrielle d'autres admirables patati et patata. »

— « Autrement dit, c'est par patriotisme que tu risques de t'« octroyer », un jour ou l'autre, une belle cirrhose du foie ou de tomber dans le *delirium tremens*. Vous êtes bien tous les mêmes, vertueux buveurs du Québec ! Vous vous faites une ‹ conscience ›. Sans compter que vous enrichissez une bande assez bigarrée de fabricants de ton pays et d'ailleurs. »

— « Hélas ! je voudrais bien te contredire et je ne vois pas comment. »

— « Alors, la devise de votre province devrait être : « Je me soûle bien. »

— « C'est dur à avaler ce que tu dis là ! Pourtant, il faut bien l'admettre, notre province flotte dans l'alcool. »

— « En ce cas, soyez logiques. Adoptez, comme devise, celle du navire de la ville de Paris : *Fluctuat nec mergitur.*

— « Ou encore, empruntons la devise de la bibliothèque Saint-Sulpice : « Je puise mais n'épuise, » puisque dans notre province, on trouve toujours à boire. »

— « Ton discours me donne la soif, et tandis que nous palabrons comme des députés, la glace achève de fondre dans nos verres. Buvons donc à ta santé et au succès de ton voyage. »

— « À votre santé mes gentils amis » ! fit le bonhomme Charron qui, depuis longtemps, regardait son verre « avec un œil d'envie », comme dit un de nos chants patriotiques.

— « À la bonne vôtre, mes chers compagnons et grand bien vous fasse ! » dis-je à titre de conclusion.

L'ART DE GOUVERNER LE POPULO

Le lendemain, notre vie s'organisa au chalet, et la plus grande partie de notre temps se passa en longues conversations sur les sujets les plus divers et les plus inattendus. D'aucuns diront que le coq-à-l'âne y était à l'honneur. De toute façon, je rapporte ici quelques-uns de nos entretiens, au meilleur de ma mémoire.

— « Si tu te rappelles bien, me dit mon hôte, tu m'as promis de m'éclairer sur une foule de points que je ne saisis pas très bien dans la vie de tes gens du Québec. »

— « Brrr ! Les points insaisissables de notre vie ? Tu as choisi là un sujet inépuisable, mon cher. La vie, celle de nos gens du Québec et la vie tout court, quel tissu de contradictions ! Tu devrais le savoir. »

— « Je le sais fort bien, puisque je suis le diable de la Contradiction ! »

— « En tout cas vas-y ; je suis prêt à tenir parole. Je ne suis pas politicien, moi ! »

— « C'est justement de politique que je veux te parler ! Je me suis souvent demandé d'où venait le formidable ascendant de certains de vos hommes publics sur votre peuple. Je te cite, par exemple, Gouin, Taschereau, et surtout Duplessis, parmi vos premiers ministres ; Martin, Houde et Fournier, parmi vos maires de Montréal, et parmi les nouveaux venus, Chaput, Johnson et Caouette. »

— « Ça, mon cher, c'est une vraie colle d'examen, comme on dit en argot d'étudiant. Pourtant, je crois que je peux te répondre. Je me souviens d'avoir lu, il y a quelques dizaines d'années, *Les morts qui parlent,* de Melchior de Vogué. »

— « Hum, hum ! Tu frayais avec l'Académie française dans ce temps-là ! Mais, attention ! De Vogué n'a certainement pas connu vos hommes publics. »

— « Laisse-moi donc parler ! De Vogué disait, sans que je puisse le citer textuellement, que pour se servir du peuple, il faut commencer par suivre cette indication lue sur certains flacons de médicaments : « Agiter fortement, avant de s'en servir. » Je crois que tout le secret est là. »

— « Agiter fortement, avant de s'en servir » ! Pardi, ton homme a trouvé là la plus merveilleuse des formules, et je me rends compte que vos hommes publics l'ont employée et se préparent à l'employer encore. Mais, à bien penser, tu n'as pas répondu à toute ma question. Reste à savoir comment s'y prendre pour continuer à faire suivre et à gouverner le peuple, après l'agitation et les élections. Vois-tu, vos hommes publics ont rempli bien peu de leurs mirobolantes promesses et ont, en somme, fait fort peu pour le bien de vos gens. Comment oseront-ils tenter de se faire élire en dépit de cela ? »

— « Cœur insatiable, ne m'en demande pas tant ! » comme dirait Musset. Te voilà qui me pose une nouvelle colle ! Comment continuer à en imposer au populo et à le gouverner ? Remarque que « gouverner » vient du latin *gubernare*.

— « Tu m'en diras tant ! Et puis, après ? »

— « Alors, gouverner et guberner veulent dire la même chose... Et dans guberner, l'accent ne semble-t-il pas porter surtout sur la finale « berner » ?

— « Tu raconteras cela à monsieur Laurence, un de ces jours. En attendant, laisse-moi te dire que tu me donnes là une réponse entortillée, tu l'avoueras. Tu t'exprimes tout à fait comme un étudiant, en face d'une colle dont il voudrait bien se tirer. »

— « Veux-tu me laisser parler, à la fin ! Pour garder leur ascendant sur le populo, nos petits grands hommes ont suivi, – et leurs successeurs suivent encore, – à la lettre, une autre indication lue sur certains flacons de médicaments : « Conserver bien bouché et à l'abri de la lumière. »

— « Autrement dit, il s'agit de maintenir le peuple dans l'ignorance. C'est clair comme l'eau du ruisseau ! Et malheur à qui osera tenter de ‹ déboucher › le populo, hein ? »

— « Lesage et Drapeau en savent quelque chose, et

René Lévesque en apprend tous les jours ! »

QU'EST-CE QU'UN CANADIEN FRANÇAIS ?

— « Maintenant, dis-moi ce qu'est, au juste, un Canadien français. »

— « Un Canadien français, c'est un catholique qui lit *La Presse*.

— « Ah, non ! c'est un peu court, jeune homme » ! comme dirait Cyrano. Délabyrinthe un peu tes sentiments, veux-tu ? »

— « Eh bien, j'y vais de ma définition, et tant pis ! Puisque je suis déjà chez le diable, on ne pourra tout de même pas m'y envoyer ! Un Canadien français, c'est un type qui donne son cœur à la France, son argent à l'Angleterre, son sang à la Croix-Rouge... et son vote à tort et à travers. »

— « Pauvre diable de Canadien français, exsangue, sans cœur et sans argent ! s'écria le diable. Comment peut-il vouloir même exister ? Là mon vieux, je crois que tu dépasses les bornes, laisse-moi te le dire. »

— « Attends un peu que je complète ma pensée ! Je viens de te définir le Canadien français idéal aux yeux de la clique des financiers. C'est là le type merveilleux, toujours prêt à aller se faire casser la figure pour sauver sa mère et sa belle-mère, la France et l'Angleterre ; toujours prêt à se saigner à blanc pour toutes les sacro-saintes causes qui enrichissent les financiers de la rue Saint-Jacques. »

— « Ah ! bon ! ajouta le diable. Je te comprends mieux maintenant. Je vois pourquoi les Canadiens français ont été obligés de s'enrôler... volontairement, pour sauver l'Empire en 1914. »

— « Oui, mon vieux ! Et après que tant de milliers des nôtres y ont laissé leur peau, il n'y a plus d'Empire aujourd'hui. »

— « Et, en 1939, continua le diable, les Canadiens français sont allés sauver la démocratie. »

— « Et... il n'y a plus de démocratie ! »

— « Mon pauvre vieux ! Demande-toi donc si la démocratie a déjà existé hors des livres qui en traitent, » ajouta le diable.

— « En tout cas, les Canadiens français peuvent se faire à l'idée d'une prochaine guerre. Vois-tu, s'il n'y a plus d'empire, ni de démocratie, il y a encore des financiers. »

— « D'après ce que je peux en conclure, tu n'as pas l'intention de devenir politicien ou financier, mon vieux », me fit remarquer le diable.

— « Non ! Et je fais mienne la réflexion cruelle et pleine d'ironie du bon vieux Montaigne : « Le bien public requiert qu'on trahisse et qu'on mente et qu'on massacre ; résignons cette commission à gens plus obéissans et plus souples. »

— « Mais si vous êtes si mal gouvernés, n'est-ce pas votre faute après tout ? J'ai souvent entendu répéter cette phrase : Les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent. »

— « Et moi, je te dirai que, dans notre cher pays, nous avons le gouvernement que la haute finance s'achète... et nous fait payer en sous-main. Depuis la fin de la guerre, tu sais, de celle qui devait mettre fin à toutes les guerres, nos gouvernants d'Ottawa ont dépensé des milliards de nos taxes pour l'armée, l'aviation, la marine, des installations de radar et autres mirifiques foutaises ; je crois que je t'en ai déjà dit un mot... »

— « Parfaitement. Alors ? »

— « Pour faire face à tout ce gaspillage, nous sommes privés de tout ce que nos taxes auraient dû nous procurer pour améliorer notre sort, dans un pays prétendu richissime. Que retirerons-nous de tout cela ? Rien, sauf la chance d'être les premiers anéantis, au cas d'une guerre avec l'URSS ! »

— « Comme résultat, avoue que ce n'est guère reluisant ! »

— « Nos gouvernants qui ont toujours été les « suiveux » des États-Unis se sont laissés facilement persuader qu'une ligne de radar, dans le grand nord du pays, serait une merveilleuse défense. »

— « Sauf erreur, les États-Unis ont contribué largement à la construction de cette fameuse ligne. »

— « Fort généreusement, je te crois, et fort intelligemment aussi. Ils ont prévu une chose que nos gouvernants n'ont jamais comprise. Vois-tu, avec cette ligne de défense, nous sommes les premiers que l'URSS détruira, avant de descendre plus bas attaquer les États-Unis. »

— « C'est clair que si vous êtes armés, l'URSS ne passera pas au-dessus du pays sans d'abord vous mettre à la raison. »

— « Et puis, pas besoin d'être grand clerc pour savoir que toute cette installation ne retardera pas de dix minutes notre massacre par l'URSS. Par contre, les Américains escomptent bien que l'attaque des Russes au Canada leur donnera, à eux, une chance de se défendre. »

— « Tout cela est fort possible. »

— « Remarque que je ne songe pas un instant à mettre en doute le courage et la valeur de nos marins, de nos aviateurs et de nos soldats. »

— « Je t'approuve tout à fait. Mais, alors pourquoi vos gouvernants ont-ils permis tout ce gaspillage ? »

— « Tout simplement, mon vieux, pour donner aux grosses compagnies, qui alimentent la sainte caisse électorale, une merveilleuse chance de se faire des fortunes à vendre du matériel de guerre inutile. »

— « Encore les gens de la haute finance ! »

— « Et parce que cela les paie, nos grands financiers ont fait de nous un peuple de parvenus qui joue à la grande puissance. Nous sommes membres de l'ONU, nous envoyons nos soldats en Corée, en Allemagne et au diable vauvert, pourvu que cela fournisse encore d'autres contrats d'équipement, etc. »

— « Vos fameux gouvernants ne s'aperçoivent donc pas que les financiers rançonnent le pays à leur avantage et à leur profit ? »

— « Qu'est-ce que tu veux que cela leur fasse ? Songe à tous ceux que cela rend heureux et satisfaits. Compte ce qu'il nous en faut de députés, de sénateurs, de subalternes de toutes sortes qui, même en faisant tout leur possible, sont incapables de travailler réellement pour le peuple, parce que c'est toujours la haute finance qui domine. C'est pour cette haute finance que nous nous saignons à blanc. »

— « Supposons qu'un mauvais jour, l'URSS ou les États-Unis vous réduisent à la servitude, que feront les financiers ? »

— « Ils sont certains que, s'ils ont assez d'argent, ils pourront composer avec les vainqueurs et s'en tirer. Que leur importe que nous soyons assujettis par la Russie ou un autre conquérant, pourvu qu'ils conservent leur fortune. L'essentiel pour eux, c'est d'être, comme disait un écrivain français, du bon côté, quand viendra le jour du balayage. »

LA THÉORIE DU BON CRIMINEL

— « Sauf erreur, me fit remarquer le diable, vos magistrats ont toutes les peines du monde à faire incarcérer les criminels. »

— « Tu as raison. J'ajouterai qu'il est bien plus facile de faire sortir un criminel de prison que de l'y faire entrer. »

— « Mais à quoi cela tient-il ? » fit le diable.

— « Vois-tu, dès qu'un criminel paraît en cour, son avocat s'empresse de demander que son client soit libéré sous caution, en attendant son procès. »

— « Bah ! C'est de bonne guerre, reprit le diable en riant. Il faut bien que son client ait une chance d'aller commettre d'autres forfaits. Ceci le mettra en mesure de payer les honoraires de son défenseur, avant d'entrer en prison pour de bon. »

— « Veux-tu bien te taire et ne pas dire de telles énormités ! » fis-je à mon tour en riant.

— « Quand le magistrat, en dépit de toute la palabre de l'avocat, condamne un criminel, il me semble toujours y avoir une association, du genre vieille fille au cœur tendre, qui s'apitoie sur le sort du criminel, ce pauvre hère que la société punit. Je me demande si certains membres de pareilles associations n'ont pas déjà quelqu'un de leur famille en prison, ou s'ils ne redoutent pas d'y voir entrer l'un des leurs. »

— « Encore une fois, dis-je, veux-tu bien te taire ! »

— « Eh bien, alors, à quoi imputer les difficultés que vos magistrats rencontrent ? »

— « As-tu entendu parler de la théorie du bon sauvage ? » lui demandai-je.

— « Certes oui ! J'ai lu Jean-Jacques Rousseau, Gueudeville, Voltaire, et avant tout, le baron de La Hontan, qui les a tous inspirés !... En passant, La Hontan était un Canadien français d'adoption. »

— « Oui, mon vieux ! C'est même un des auteurs canadiens que j'ai lu avec le plus d'intérêt. Dommage qu'il soit venu si tôt ! Il aurait sûrement gagné le prix David et les faveurs du Conseil des Arts. »

— « À moins que son livre n'ait été interdit, comme celui de Jean-Charles Harvey, fit le diable. Mais, avec tout cela, où veux-tu en venir ? », continua-t-il.

— « À ceci qu'aujourd'hui, la théorie du bon sauvage est oubliée, mais que nous avons découvert celle du bon criminel. Ce cher bon criminel, vois-tu, il faut le traiter ‹ aux petits oignons ›, comme disent les gens. Il faut le choyer, le bien nourrir, lui permettre de fumer, d'avoir une radio, une TV et tout le confort que des milliers de braves citoyens ne peuvent se donner. »

— « Il faut donc que ce cher bon criminel vive plus luxueusement que le bon ouvrier qui s'esquinte à travailler pour venir à peine à bout de faire vivre sa famille. »

— « C'est incroyable. Songe que nos paternels gouvernants sont prêts à dépenser plus pour agrémenter la vie des criminels qu'ils ne consentent à employer au soulagement de nos malheureux chômeurs, de nos aveugles et de nos infirmes. »

— « Assez, assez ! Tu m'étourdis ! Mais que font vos juges dans tout cela ? »

— « Ils s'efforcent de faire tout leur devoir et ils y parviennent, reconnaissons-le. Mais la pègre a des moyens mystérieux de protéger et de défendre sa propre engeance. »

QU'EST-CE QUE L'IDÉAL ?

— « J'ai souvent entendu dire de quelqu'un : C'est un homme plein d'idéal. En somme, qu'est-ce que c'est qu'un idéal ? » me demanda le diable.

— « Un idéal, mon vieux, c'est un but magnifique et lointain vers lequel tend un individu. »

— « Alors, on pourrait dire que l'idéal, c'est comme le Beau, suivant la définition d'Ibsen, « Quelque chose de magnifique et de bien loin d'ici. »

— « Entre nous, mon vieux, ce qu'il y a de beau, de grand, de pathétique chez celui qui tend vers un idéal, c'est qu'il ne l'atteint jamais. »

— « Ah ?... Mais, si par hasard, il l'atteignait ? » fit le diable.

— « Pauvre lui ! je parierais qu'il en serait déçu. »

— « Te voilà bien sombre ! Tu as le vin ou plutôt le rhum triste ! »

— « Celui qui a un idéal ressemble étrangement au chien qu'on fait sauter en lui montrant un os. Chaque fois que le chien va l'atteindre, on élève l'os. Puis, quand la pauvre bête morfondue, toute pantelante, les pattes rompues, parvient enfin à attraper l'os, elle s'aperçoit qu'il ne contient pas de moelle. »

— « Pessimiste enragé ! fit le diable. Si je continue à t'écouter, je finirai par ne plus rien comprendre à la vie. »

— « Tu vas te trouver en bonne compagnie, mon vieux ! La vie, qui la comprend ? On entre dans la vie, à tout hasard, comme un piéton entre dans un cinéma dont la représentation est déjà en cours, et qui en ressort, avant d'avoir attendu la fin. Il s'est fatigué à regarder des scènes, sans savoir comment tout cela avait commencé, et il en ignorera toujours le dénouement. »

— « Allons, allons ! Abandonnons le sujet. Prends plutôt ce verre de rhum ! Figure-toi que c'est du vin. Cela me permettra de te citer ce quatrain d'Omar Khayyam : « Bois du vin, pour qu'il chasse au loin toutes tes misères. Si tu en prends une gorgée, il fera s'évanouir en toi mille soucis. »

Je dégustai mon rhum, tout en lui faisant observer que si Omar Khayyam avait bu du rhum, il eut été encore mieux inspiré.

— « J'entends souvent parler de poètes, de peintres, de musiciens, d'artistes de tout genre qui ont atteint à la renommée. Au juste, qu'est-ce que la renommée ? » me demanda le diable.

— « Hum ! pour t'expliquer cela, il va me falloir te faire un dessin. Reprenons donc notre chien de tantôt. »

— « Décidément, tu as un faible pour les chiens ! »

— « Force d'habitude, mon vieux ! J'ai toujours mené une vie de chien. Donc, figure-toi que des gamins ont attaché une casserole au bout d'une longue corde, à la queue du chien. »

— « Oui ? je me demande bien où la renommée va se trouver ! Continue, je t'écoute, » me dit le diable, d'un air narquois.

— « Aussitôt que le chien s'est mis à marcher, la casserole a commencé à danser sur le pavé, en faisant du bruit. Le voici qui part, effrayé, en courant de toutes ses forces. Plus le chien court, plus la casserole fait de tapage, et plus la casserole fait de tapage, plus le chien court. Le voici maintenant, épuisé, la langue pendante, le cœur palpitant, les yeux hors des orbites, qui se terre sous un perron. Enfin ! pour lui, c'est la paix, le repos, le grand silence, la solitude ! Mais, le voici qui tente de repartir à petits pas peureux. Hélas ! la maudite casserole le suit encore, et recommence son infernal vacarme ! Adieu douce paix, merveilleux silence, adorable solitude ! Eh bien, mon vieux, la casserole, c'est la renommée ! »

— « Tu conviendras tout de même que bien des gens, poètes, sculpteurs, musiciens, artistes de tout genre et même simples mortels adorent ce bruit de casserole. »

— « Je ne te contredis pas. »

— « C'est Victor Hugo, je crois, qui disait que la renommée était la menue monnaie de la gloire. »

— « C'est fort possible qu'il ait dit cela, lui qui connut la renommée et la gloire. En tout cas, il me semble que ceux qui ne peuvent accéder à la gloire s'en consolent avec la casserole. »

— « Que veux-tu, faute de pain, on mange de la galette. »

À PROPOS DE DRAPEAU ET D'HYMNE NATIONAL

— « Je remarque que, depuis quelques années, la province de Québec a son drapeau bien à elle. Votre fameux Duplessis s'est montré plein d'audace, quand il a pris cette décision », me dit le diable.

— « D'abord, avoir son drapeau, ça vous avait un petit air d'autonomie qui ne manquait pas de charme. Duplessis avait de ces audaces, chaque fois que cela ne pouvait vexer en rien les bailleurs de fonds du parti. Que la province ait ou n'ait pas son drapeau, ces messieurs s'en fichaient éperdument. Cela ne les empêchait pas de contrôler la province à leur profit. »

— « J'ignorais ce côté de la question, mais je comprends très bien. »

— « Du reste, ce drapeau n'est pas uniquement celui de la province, ne t'en fais pas. C'est simplement une copie de l'écusson de la ville française de Clermont-Ferrand. »

— « En ce cas, pourquoi n'y remplace-t-on pas deux fleurs de lys par deux feuilles d'érable ; cela serait plus canadien français, tu ne trouves pas ? »

— « Pendant que nous y sommes, pourquoi ne pas y ajouter quelques galettes de sarrazin et une ceinture fléchée ? »

— « De toute façon, votre province a son drapeau, tandis que le Canada n'en a pas. »

— « C'est pour cela qu'aux jours de grandes fêtes, nos soldats devraient parader derrière des porteurs de hampes dénudées. Cela, au moins, nous distinguerait des autres pays de l'archiconfrérie du Commonwealth. »

— « Et dire que de minuscules pays, comme la Jamaïque et la Trinité, ont leur propre drapeau et leur hymne national. »

— « Eh oui ! Au moment où ils cessaient d'être une colonie de notre belle-mère l'Angleterre, leur premier geste fut de briser leur drapeau et d'entonner leur hymne national. »

— « Pourquoi votre gouvernement fédéral hésite-t-il depuis si longtemps à adopter « Ô Canada », comme votre hymne national ? »

— « C'est bien facile à comprendre. L'air du « Ô Canada » est l'œuvre d'un Canadien français, Calixa Lavallée, et les paroles sont d'un autre Canadien français, Basile Routhier.

Nos orangistes ne pourront jamais admettre que deux Canadiens français aient pu oser commettre une pareille incongruité. Que deux fils de porteurs d'eau et de scieurs de bois aient pu trouver, dans leur cœur de patriotes, des mots et des notes d'une telle grandeur, « *how shocking !* »

— « Et si je ne me trompe pas, votre hymne serait bilingue ? »

— « Oui. Et la traduction anglaise est d'un Irlandais catholique, par-dessus le marché ! Ça aussi, c'est dur à avaler. »

— « Pourtant, mon vieux, le « *God save the Queen* » n'est-il pas une simple traduction d'un vieil hymne français ? » me fit remarquer le diable.

— « Tu as bien raison. Mais, entre nous, si c'est un Français qui a composé cette fade salade, il n'a guère raison de s'en vanter. Comme hymne national, il s'applique plutôt à un peuple qui n'a pas le courage de défendre son roi ou sa reine et s'en remet à Dieu, sans vouloir s'en mêler davantage ! Il me semblerait tout naturel qu'un peuple protège son souverain, avec l'aide de Dieu, bien entendu. Comme dit la vieille rengaine : « Aide-toi, le Ciel t'aidera ».

— « C'est précisément cette espèce de désintéressement qui a plu aux Anglais. Ils n'osent pas compter sur leur valeur, sachant si bien que, dans le passé, leurs victoires étaient dues au fait qu'ils luttaient à vingt contre un... »

LE SÉPARATISME

— « Comme je te l'ai déjà dit, Asmodée ne s'occupe pas seulement de chimie et d'amour. Il s'intéresse énormément au séparatisme aussi », me rappela le diable.

— « Hein ? Veux-tu me dire que le chaputisme le préoccupe ? Ce mouvement est une bien piètre affaire, tu sais. »

— « Votre premier ministre partage ton opinion ou, plutôt, tu partages la mienne. D'un autre côté, tu sembles oublier que Lucifer, Asmodée, Belzébuth, moi-même et tant d'autres sommes tous séparatistes. J'admets que le séparatisme de monsieur Chaput est bien minable... ; mais s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes... »

— « *Si parva magnis componere licet* », comme on dit dans les pages roses du *Petit Larousse* ! »

— « Fais-moi grâce de ton... érudition, veux-tu, et écoute-moi. Comparons ce séparatisme à celui des enfers. »

— « Où veux-tu en venir ? Je t'écoute et il me semble entendre Réal Caouette m'expliquer son Crédit social ; je ne comprends absolument rien. »

— « As-tu lu *Le Paradis perdu,* de Milton ? »

— « En voilà une question ! Qui n'a pas lu ça ? »

— « Alors, tu dois te souvenir de la dégringolade des anges dans le chaos. Ce fut là le résultat de notre crise de séparatisme. »

— « Vous avez fini dans le chaos ? Eh bien, les séparatistes de monsieur Chaput, au contraire, commencent dans le chaos. Où donc iront-ils finir ? »

— « C'est justement là ce qui m'amuse ! »

— « Pour en revenir à votre grande crise de séparatisme, vous avez obtenu un succès bœuf, soit dit sans vouloir t'offenser, mon vieux. »

— « On tâche de se consoler, en se disant qu'on a son petit état souverain, ses institutions, sa langue et ses droits, comme le rêve de monsieur Chaput ! »

— « Oui, parlons-en ! Tout cela vous fait, comme on dit, une belle jambe ! Puisque votre mouvement a si piètrement mal tourné, as-tu parfois le désir de changer d'opinion ? »

— « Mon pauvre vieux, demande-toi donc si Daniel Johnson a l'idée de changer d'opinion, depuis que son parti a été anéanti aux élections. »

— « Ce n'est pas la même chose. Johnson s'obstine à vouloir ressusciter un cadavre en complète décomposition. »

— « Je n'aurais pas osé te l'avouer !... Quant à moi, j'essaie de me dire que je ne suis pas aussi noir qu'on le prétend. Il m'arrive même parfois de m'entendre dire que je suis un bon diable. Du reste, le pire d'entre nous finit par faire le bien, même sans le vouloir... Tu n'as pas l'air de me croire. »

— « C'est que c'est dur à avaler ! »

— « Pourtant, mon vieux, regarde agir les humains autour de toi. Ne vois-tu pas que, pour un bon nombre de catholiques, la peur du diable est le commencement de la sagesse ? Tu vois, cela peut me servir de consolation ! »

— « Tu ne parviendras pas à me convaincre ! À mon avis, les consolations ne sont que des emplâtres sur une jambe de bois. »

— « Comme philosophie, ce que tu dis là n'a, certes, rien de bien consolant ! »

— « La philosophie n'est peut-être que l'art d'ensevelir nos doutes sous une avalanche de mots. Au fond, Suarez avait peut-être raison de dire : « La grandeur sereine consiste à vivre avec son désespoir ; aller au delà si l'on peut, mais non pas l'accepter. »

— « Hélas ! c'est bien ce que je suis obligé de faire ! » conclut le diable.

— « Nous voilà rendus bien loin, nous qui avions commencé à blaguer sur le séparatisme de monsieur Chaput... Comme humoristes, tu sais... »

— « Tu sais bien qu'un humoriste, c'est un philosophe qui rit jaune... Mais, toi, que penses-tu du séparatisme de monsieur Chaput ? »

— « C'est un beau rêve et pas plus. Vois-tu, supposons que le Québec devienne une espèce de république où domineront les Canadiens français. »

— « Je te suis, mon vieux. »

— « Qu'arrivera-t-il à notre populo, si les éléments de langue anglaise le boycotte ? Considère, par exemple, que, dans une ville comme Montréal, il y a des dizaines de milliers des nôtres qui gagnent leur vie à travailler dans des bureaux, des usines, des magasins qui ne nous appartiennent pas. Comment les séparatistes contourneront-ils cette difficulté, si nous étions boycottés ? »

— « Je te parie que monsieur Chaput n'a jamais songé à cela... ni à bien d'autres conséquences possibles de son coup de tête. Comme disent les vieux marins : « Il a plus de voile que de gouvernail. »

— « Et puis, le jour où le chaputisme régnera sur notre province, qui te dit que les Anglais et les Américains ne fermeront pas leurs usines et leurs industries pour aller s'établir en Ontario ou ailleurs dans le Canada ? Du reste, le mouvement est déjà commencé. »

— « Alors, vous les remplacerez... par vos propres industries », fit le diable.

— « Nos propres industries ? Lesquelles ? »

— « Celles que vous fonderez avec votre capital. »

— « Notre capital, mon vieux, il y a belle fleurette qu'il est immobilisé dans des hôpitaux, des églises, des couvents et d'autres entreprises aussi rentables. Et puis, compte que la majorité de nos rentiers, petits ou gros, reste bien confortablement assise sur son petit tas de dollars, de peur de perdre un cent en le risquant ! »

— « Alors, à y bien penser, votre Québec ne peut s'isoler et vivre tout seul par lui-même, quoi qu'on en dise. »

— « C'est entendu. Même si nous voulions fonder nos propres industries, ne nous faudra-t-il pas commencer par acheter ailleurs notre machinerie, et même certaines matières premières ? »

— « Pas besoin de chercher bien loin pour s'en rendre compte. Essayez donc, sans rien demander ailleurs, de confectionner des complets, des manteaux, des robes de cotonnade, par exemple. »

— « S'il nous faut tout importer et que nous exportions peu, que vaudra notre argent ? »

— « Ne crois-tu pas que le Québec deviendra comme certaines îles des Caraïbes ? »

— « C'est fort possible... J'ai eu sous les yeux l'exemple de la Barbade qui ne produit que du sucre, du rhum et de la mélasse pour l'exportation. En revanche, elle importe de nous, des États-Unis, de l'Angleterre et d'ailleurs, du fromage, du beurre, des œufs, des légumes, des tissus, des bouteilles, des viandes, des meubles et tous les articles les plus usuels. Ce qui fait que, par exemple, notre dollar canadien équivaut à 1,60 $ de la Barbade. »

— « Ajoute que les autres provinces canadiennes n'ont pas un besoin absolu de vos produits agricoles et de vos produits ouvrés. Au contraire, vous achetez plus d'eux que vous ne leur vendez. »

— « Même si nous avons du fer, du zinc, de l'amiante, de l'or... et des bleuets à vendre, il ne faut pas nous illusionner sur ce que cela peut nous rapporter à la fin. Les Indes britanniques vendent de la bauxite à la compagnie d'aluminium d'Arvida et du rhum à travers le monde... et tu vois leur prospérité ! »

— « Lancez-vous à corps perdu dans le commerce des cretons, de la tête fromagée, des boulettes, du sirop d'érable et... des ceintures fléchées ! »

— « Au moins ne te moque pas de nous ! »

— « Admets que vous n'êtes même pas capables d'extraire votre or, de fabriquer du beurre ou d'élever des porcs, sans subvention du gouvernement fédéral. »

— « Conclusion pratique : Chaput devrait retourner à ses cornues et à ses éprouvettes et continuer à séparer les atomes, au lieu de vouloir séparer sa province du reste du pays et du monde. »

— « Dis donc, tu as des amis déjà rendus dans l'au-delà. Pourquoi ne te servirais-tu pas de mon télé-vidéo pour communiquer avec l'un d'eux et demander ce qu'il pense du chaputisme. Vois-tu, tes amis se tiennent au courant de ce qui se passe sur terre. »

— « Ce serait épatant. Je crois que nous devrions communiquer avec Louis Francœur. »

— « Francœur ? C'est le journaliste, le commentateur, l'érudit ? Je me souviens de lui. Laisse-moi mettre l'appareil en marche... Tu me permets de regarder et d'écouter ? »

— « Certainement, et même de placer ton mot, si tu veux. Nous laisserons parler Francœur tout à son aise. Je me souviens que, certains jours, il était très bavard. Mais il était toujours si intéressant et si plein d'imprévu. »

CES DIABLES D'HOMMES
LOUIS FRANCŒUR NOUS PARLE

Mon hôte mit son télé-vidéo au point et, aussitôt, Francœur nous apparut sur l'écran lumineux.

— « Bonjour, gros Louis », m'écriai-je joyeusement.

— « Ah ben, petit pendard, d'où sors-tu ? »

Nous nous étions reconnus ! Je lui expliquai ma présence chez le diable et, comme cela se devait, il s'empressa de me répondre, avec son bon gros rire : « Tu es mieux de détaler au plus tôt, parce que tu es sûr que le diable va te garder. À quoi bon te laisser repartir, pour avoir à retourner te chercher en peu de temps ! »

Puis, les souvenirs nous emportant, l'un et l'autre, je rappelai à Francœur, ses merveilleux commentaires à la radio sur la dernière guerre.

— « Et toi, parle donc des tiens à CKAC. »

— « Ah ! les miens, n'en parlons pas plutôt ! Ils n'étaient rien à côté des tiens, tu le sais bien. »

— « N'empêche, mon petit pendard, que tu m'as « scoopé » des nouvelles de guerre pendant une bonne huitaine de jours ! »

— « Aie, aie ! J'ai bien du mal à te croire, mon gros Louis. »

— « Tu te rappelles ? Tu es entré, un bon après-midi, dans mon bureau avec, sous le bras, le dernier exemplaire du journal américain PM. »

— « Ah, oui. C'était là que je puisais mes nouvelles. »

— « Tout juste. Et moi, j'ignorais même l'existence de ce journal-là. Tu m'as même laissé ton exemplaire, en me disant que tu t'en procurerais un autre au kiosque voisin. »

— « Je te devais bien au moins cela. Et puis, ce jour-là, comme bien d'autres fois, tu m'as offert un de tes cigares. »

— « C'est vrai ! Je fumais le cigare, depuis que je me croyais en train de faire fortune à la radio. Alors, tu n'as pas oublié mes cigares ? »

— « Les oublier ? Chose impossible ! Tes cigares, ils étaient infects, Louis ; je te l'avoue maintenant. Tes cigares ! De véritables *Flor de el Puente !* Mais tu me les offrais avec un si grand cœur que je ne me sentais pas le courage de les refuser. »

— « Petit pendard, c'est ça, ta reconnaissance ! »

Francœur éclata de rire et, en me fixant de ses gros yeux de hibou, derrière ses énormes lunettes, ajouta : « Eh bien, moi, aussi, je les trouvais abominables. Mais, je m'en étais fait « coller » deux cents par un marchand et il fallait bien que je les écoule ! »

Peu à peu, en déroulant le fil de nos souvenirs, Francœur évoqua les soirs où chacun de nous faisait des commentaires plutôt violents sur le maréchal Pétain. Nous recevions des appels téléphoniques de protestations et de menaces. On nous attendait à la sortie du poste pour nous assommer.

— « Mais la police secrète veillait sur nous, gros Louis ! »

— « Parlons-en de la police secrète ! Je t'assure que j'étais de taille à étriper le premier fasciste, le premier nazi et n'importe qui de cette tourbe qui nous menaçait toujours, mais qui ne se montrait jamais. Mais toi, petit pendard, qui n'était qu'un gringalet, et qui traversait vers minuit, presque tout l'est de la ville, pour te rendre chez toi, je te plaignais. Il me semble encore te voir dans ta petite voiture Austin, une espèce de tapecul que j'avais toujours eu peur de voir s'écraser, quand je montais avec toi. »

— « Bah ! je me disais que tous ces bravaches n'étaient que des piliers de taverne incapables de risquer plus que de nous injurier par téléphone. »

— « Au fond, tu avais raison. Je me souviens d'un importateur français qui me provoqua même en duel... par téléphone, après m'avoir injurié avec une volubilité merveilleuse. Je le laissai vider son sac, comme on dit. Puis, avec l'air de rien, je lui dis qu'au lieu de se battre en duel avec moi, il ferait bien mieux d'aller combattre aux côtés de Pétain en se faisant accompagner de ses deux fils, deux embusqués qu'il cachait dans sa maison. »

— « Et le duel n'eut pas lieu, je suppose bien ! Tu viens de parler d'embusqués, gros Louis. Voilà un mot qui fait évoquer bien des souvenirs. »

— « Oui ! les embusqués, ces ‹ petits orphelins › de 21 ans qui nous arrivaient de France, de Belgique et d'Angleterre. »

— « Ces chers « petits orphelins » que nos gouvernants laissaient entrer dans le Québec surtout. Ils prenaient la place de nos jeunes qui, eux, allaient se faire casser la figure en France, en Belgique ou en Angleterre. C'était un bel échange ! Ah ! chers petits orphelins ! »

— « Si nous parlions d'actualités plutôt ? »

OÙ NOUS RETROUVONS CHAPUT ET LE CHAPUTISME

— « Justement. Parlons de Chaput et de son ralliement. Qu'en penses-tu ? »

— « Ce que j'en pense, gros Louis ? Bien peu de chose. »

— « Moi aussi, même si, jadis, j'ai rêvé d'un mouvement nationaliste. »

— « Vois-tu, à mon avis, Chaput se fourvoie lorsque, par exemple, il attribue notre infériorité à nos compatriotes de langue anglaise. »

— « Explique-toi un peu avant que je puisse te donner raison », fit Francœur.

— « Chaput prétend que ces gens-là se sont évertués, de propos délibéré, à nous empêcher d'avancer et de prospérer. De ce fait, nous serions restés des porteurs d'eau et des scieurs de bois. »

— « Des scieurs de bois et des porteurs d'eau, dans un monde qui se chauffe au gaz et qui ne boit guère que du scotch ! Tu ne trouves pas que cette classique expression date un peu ? En tout cas, je ne crois pas du tout à la thèse de Chaput. »

— « Moi non plus, Louis. Regarde, par exemple, nos compatriotes d'ascendance israélite. Leurs grands-pères et leurs pères sont arrivés, ici, sans le sou, sans influence, sans protecteurs. »

— « Les premiers arrivés ont été plutôt des commerçants de ferraille, de guenilles et de rebuts. Ils ont été honnis, ridiculisés, bafoués de tous. »

— « N'empêche qu'aujourd'hui, ils contrôlent des industries et des commerces imposants. Ils sont riches à millions. Crois-tu réellement que c'est grâce au favoritisme de nos compatriotes de langue anglaise, qui les auraient aidés de préférence à nous ? »

— « Je n'en vois nulle part la preuve. »

— « Considère aussi les succès de nos compatriotes d'ascendance grecque, syrienne, italienne, chinoise. »

— C'est donc à dire que si tous ces gens-là, partis à zéro, ont réussi, il faut trouver ailleurs les raisons de notre infériorité et laisser Chaput et ses adeptes brailler et maudire les Anglais.

— « Qui sait, Louis, si la faute n'est pas due à notre propre insouciance, à notre paresse, à notre ignorance ? Trop des nôtres n'ont-ils pas plutôt du sirop d'érable que du sang dans les veines ! »

— « Tu as raison. Parmi les nôtres, il y en a cependant une foule qui ont merveilleusement réussi et qui se sont amassé de fort jolies fortunes. Regarde-les les uns après les autres. Tu constateras que ce sont des travailleurs, des audacieux, des gens qui ont du cœur au ventre et une tête sur les épaules. Par contre, nomme-moi donc des compatriotes de langue anglaise qui ont voulu les empêcher de réussir », ajouta Francœur.

— « Vois-tu, trop de pères de famille nombreuse (ô sainte revanche des berceaux !) ont laissé leurs fils quitter trop tôt l'école et aller s'enliser dans des situations sans issue, pourvu que cela puisse rapporter quelques cents de plus au foyer. »

— « Oui. Tous ces jeunes qui, encore de mon vivant, s'empressaient de devenir messagers de pharmacie, commissionnaires d'épicerie, livreurs de pain, de lait, passeurs de circulaires, laveurs de vitres, etc. »

— « D'autres pères de famille, qui se croyaient plus malins et plus avisés, utilisaient leurs petites influences et leur promesse de vote auprès de leur conseiller municipal ou de leur député. Leurs fils devenaient de minables manœuvres du fonctionnarisme : garçons d'ascenseur, portiers, facteurs, messagers au parlement, commis à la Régie des alcools, etc. », lui dis-je.

— « Aux yeux du père de famille, c'était là des situations de tout repos, à salaire assuré, ne demandant ni initiative ni désir de monter plus haut. Du reste, pareil désir eut été vain, puisque leur manque d'instruction les rendait incapables de faire mieux. Pas vrai ? »

— « Leur manque d'instruction ? Oui, leur manque d'instruction !... Ceci me rappelle que j'ai rêvé d'être ministre de l'Instruction publique ! Duplessis n'a pas voulu et mon rêve est allé chez le diable. « Oh, pardon ! monsieur le diable ! J'oubliais que vous êtes là, et que nous sommes vos hôtes ! Mille pardons ! »

Le diable éclata de rire et reprit aussitôt :

— « Ne vous en faites pas, monsieur Francœur. Je suis habitué à ce genre de remarque qui, au fond, est assez juste. Tout ce qui rate dans le monde s'en va chez le diable. Vous savez bien que ceux qui ratent leur vie en ne faisant pas leur salut, descendent droit aux enfers. »

— « Décidément, vous êtes bon prince », fit Francœur.

— « Vous avez bien failli dire bon diable, hein ? » reprit le diable en riant.

— « Le fait est que vous êtes bon diable ! Mais, entre nous, vous devez vous ennuyer à mourir en nous écoutant discourir tous les deux. »

— « Pas le moins du monde, je vous assure. Au contraire, j'ai hâte de vous entendre parler d'Instruction. »

OÙ NOUS PARLONS D'INSTRUCTION

— « L'instruction vous intéresse donc à ce point ? »

demanda Francœur.

— « D'après ce que j'ai pu voir, l'instruction dans votre province est un problème de ‹ brûlante actualité ›, comme le disent même vos journaux les plus stupides. Ils semblent s'y intéresser presque autant qu'à la boxe, au rugby ou au hockey, ce qui n'est pas peu dire. »

— « Eh oui ! reprit Francœur. Et le problème a surgi comme cela, tout à coup ! Voyez-vous, selon Duplessis, nous avions le meilleur système d'instruction publique au monde. »

— « Tout comme vous aviez le premier ministre le plus brillant du monde. Comment en douter, puisqu'il le disait lui-même ? »

— « De toutes façons, nous sommes en train de dépenser des millions à construire, à agrandir, à doter nos universités, nos couvents, nos collèges, nos écoles primaires. »

— « Tant mieux ! fit Francœur, tout cela va profiter à la jeunesse ! »

— « C'est encore à voir, Louis. »

— « Ce qui est sûr, dit le diable, entre ses dents, c'est que cela va profiter aux entrepreneurs en construction et aux marchands d'équipement scolaire ! »

— « Je dis tant mieux, reprit Francœur, parce que si vous avez les moyens de bâtir tous ces édifices et de les doter, la jeunesse en bénéficiera. »

— « Ces moyens, les avons-nous ? Aussi longtemps qu'il ne s'agit que de bâtir de ces merveilleux Taj-Mahals de la science, nous semblons toujours avoir de l'argent. Mais où il devient difficile d'en trouver, c'est quand il s'agit de rémunérer les professeurs. Songez tous les deux que les professeurs sont une engeance qui s'obstine à vouloir, à tout prix, gagner raisonnablement sa vie à enseigner ! C'est incroyable ! »

— « Je vous écoute parler d'argent et vous préoccuper d'en avoir, reprit le diable. Je ne vous comprends pas ! Vous dépensez des sommes incroyables à la Régie des alcools ; vous ne manquez pas d'argent pour parier aux courses, pour assister aux combats de boxe, de lutte, aux parties de hockey. Oui ! Vous payez des sommes folles, pour aller voir courir des canassons drogués ou voir des joueurs ou des lutteurs qui n'ont d'intelligence que dans les pieds. Vous enrichissez à plaisir une horde d'exploiteurs et de parasites... et vous n'avez pas d'argent pour payer vos professeurs et faire instruire vos enfants ! »

— « Ah, monsieur le diable, c'est dur ce que vous dites là, mais c'est si vrai », remarqua Francœur.

— « Et dire que dans toutes les grandes envolées de nos orateurs, il y a tant de merveilleux couplets sur les beautés de l'instruction, fis-je remarquer à mon tour. Le plus cabochon de nos députés se targue de citer (de travers, du reste !) le mot de Montaigne à propos de « la tête bien faite » plutôt que ‹ bien pleine ›. »

— « Et je suppose, dit le diable, que c'est afin que vos enfants aient la tête bien pleine que vous leur faites apprendre l'histoire, par exemple. »

— « Il faut bien qu'ils l'apprennent », reprit Francœur.

— « Est-il vraiment si nécessaire de leur bourrer le crâne de l'histoire de tous les sacripants qui se sont succédés à travers les âges ; l'histoire d'Adam et d'Ève, ces imbéciles voleurs de pommes ; celle de Caïn le fratricide ; celle de la mère de Jacob, qui enseigna à son fils cadet comment voler l'héritage de son aîné Esaü, etc. jusqu'à celle de Hitler qui massacra huit millions de juifs, pour se venger d'une juive qui lui avait généreusement donné la syphilis ? Il n'y a pas à dire, elle est « ragoûtante », votre histoire !... Et c'est de cette pâture-là que vous gavez l'intelligence et le cœur de vos enfants ! »

— « Même si je vous concède cela, monsieur le diable, répondit Francœur, il faut admettre qu'il y a quelques beaux passages dans notre histoire. Il y a les hauts faits de ceux qui furent réellement les bienfaiteurs de l'humanité. »

— « Je vous le concède, mon cher Francœur. Mais avouez que ce n'est pas l'histoire de ces héros-là qui passionne vos enfants et excite leur enthousiasme. Voyez-vous, ces bienfaiteurs n'ont jamais brandi d'épée, n'ont jamais massacré personne, ni conquis d'empire. Vos enfants trouvent ces vies-là trop monotones pour s'y arrêter. »

— « Moi, fis-je, j'ai envie de dire qu'apprendre l'histoire est bien inutile, puisque, suivant le dicton, elle se répète, tout comme se répètent les vieux films de France-Film à la TV ! »

— « Pour en revenir à la question, disons qu'il en coûte bien cher pour apprendre à lire à nos enfants », ajouta Francœur.

— « J'en conviens, reprit le diable. Cela vous coûte des millions en taxes, c'est entendu. Mais une fois instruits, qu'est-ce que vos enfants lisent ? »

— « Je vais te le dire, mon vieux, 99,44 % (comme disent les annonces de savon) ne liront jamais d'autre chose que les *comics,* les rapports du sport, la biographie de tous les veaux à cinq pattes qui s'illustrent au cinéma ou au théâtre de la chansonnette française ! »

— « Écoute, me répondit Francœur, tu exagères un peu ! Il faut tout de même que nos enfants s'instruisent pour gagner plus facilement leur vie. »

— « J'en connais même, fit le diable, en riant, qui gagnent très bien leur vie en écrivant. »

— « Oui ? En tout cas, dit Francœur, vous pouvez être assuré, monsieur le diable, que ni mon compagnon ni moi ne sommes de ces gens-là. »

— « Tu te rappelles, Louis, qu'Alfred Desrochers disait que nous étions des « littératés » et il se classait généreusement avec nous. »

— « Mes pauvres amis, reprit le diable, je vous plains et je vous blâme un peu aussi. Vous deux, Desrochers, Choquette et combien d'autres n'avez jamais su cultiver le genre littéraire qui paie réellement. Par contre, ouvrez les journaux, et presque tous les jours, vous y verrez une nouvelle dans le genre de celle-ci : « Un individu s'est présenté, ce matin, à la banque X et a glissé au caissier un billet ainsi conçu : « Donnez-moi tout l'argent de la caisse ou je tire. » Voilà un écrivain qui sait rendre l'instruction et la littérature parfaitement rentables. Et dire, mes braves amis, que vous aurez passé votre vie à écrire pour la gloire et pour des prunes, tandis que ce type-là aura gagné, avec une seule phrase bien tournée, dix, quinze ou vingt mille dollars ! »

Quand nous eûmes ri tous les trois de cette monumentale blague, Francœur reprit : « En voilà un qui a écrit sans espoir et même sans ambition d'appartenir à l'Académie canadienne, à la Société royale, pas même à la Société des auteurs. »

— « Voilà un homme absolument désintéressé de la gloire littéraire », ajoutai-je à titre de conclusion.

— « La gloire littéraire, est-ce que ça existe dans notre province ? », demanda Francœur.

— « Je laisse la réponse à notre ami », répondit le diable, en me montrant du doigt.

— « La gloire littéraire ? Bien sûr que ça existe dans la ‹ belle › province ! Je l'ai connue, et si bien que je vais vous en citer deux exemples superbes. Après la publication d'un de mes bouquins qui, chose assez étrange, eut assez de vogue pour me valoir un éreintement de Valdombre, un cercle littéraire ultra snob de dames du grand monde m'invita à un de ses thés. Bien entendu, c'était *gratis pro deo.* Comme le véritable imbécile que je suis, j'acceptai. Or, après que j'eus débité ma petite causerie, on passa le thé et les petits fours (mais pas la moindre goutte de rhum !). Une dame d'âge plutôt mûr me dit tout ingénument : « Pensez si j'ai été chanceuse ! Je suis allée à la bibliothèque Fraser et l'on m'a passé votre dernier livre ; je n'ai pas eu la peine de l'acheter ». Premier exemple de la gloire littéraire ! »

— « Je pourrais, sans risque de me tromper, te nommer cette dame », fit Francœur en riant.

— « Pour l'amour ! Louis, ne va pas la nommer ! J'ai déjà assez d'embêtements ! Laisse-moi plutôt vous citer mon autre exemple. Un autre jour que je me trouvais encore « trappé » dans un cercle également snob de dames à prétentions littéraires, l'une d'elles me demanda le titre de mon plus récent ouvrage. Je répondis sur un ton bien naturel : « Les statues de neige ». Ce fut un concert d'éloges à en perdre la tête, mes amis ! Toutes ces dames l'avaient acheté, toutes l'avaient lu et relu. Pendant un bon quart d'heure, je croulai sous les compliments. »

— « Épatant, mon vieux ! Tu as dû te croire transporté au septième ciel ? »

— « De quoi te plains-tu ? remarqua Francœur. Tu peux te vanter d'avoir été apprécié. »

— « Vous oubliez, ou plutôt vous ignorez un tout petit détail, mes amis, c'est que je n'ai jamais écrit un livre qui s'intitulait *Les Statues de neige* ! »

— « Petit pendard ! je ne te pardonnerai jamais de nous avoir fait ainsi marcher ! » conclut Francœur.

Quant au diable qui riait sous cape, il m'offrit un autre verre de rhum, en m'exprimant son regret que Francœur ne puisse nous accompagner. Puis le télévidéo se ferma et mon vieil ami Louis Francœur disparut de l'écran. Le diable me fit remarquer que Francœur l'avait énormément intéressé. Tout de même, je me sentis forcé d'admettre que Louis n'avait pas été à son meilleur.

— « C'est que, vois-tu, ton ami a probablement perdu l'habitude de discuter depuis qu'il est dans l'au-delà ! »

— « Je crois que tu as parfaitement raison. »

— « Maintenant qui veux-tu voir à l'appareil ? »

Après quelques minutes de réflexion, je lui demandai d'appeler le pianiste Alfred Laliberté.

L'écran s'était à peine illuminé que j'aperçus la bonne grosse face d'Alfred Laliberté et son grand sourire narquois. Il se mit aussitôt à tonner :

— « Ah ! Serpent noir de Serpent noir ! Si c'est pas mon « neveu » que je vois ! D'où sors-tu ? Es-tu au ciel ou bien chez le diable ? »

— « Chez le diable, mon « oncle », chez le diable ! »

— « Ça me le disait aussi, Serpent noir, que c'est là que tes poésies te mèneraient. »

— « Oh ! je suis seulement en promenade ici, laisse-moi te le dire, mon oncle. Et toi, où es-tu ? »

— Ça, c'est pas de tes petites affaires ! D'ailleurs, on a dû te dire que de pareilles questions ne se posent pas. Du reste, dès que j'ai un piano et mes grandes mains pour en jouer, c'est le bonheur ! »

— « C'est bien ce que tu me disais, un de ces soirs que je veillais avec toi, dans ton immense studio à l'édifice King's Hall, où logeait alors Radio-Canada. Il y a longtemps de cela, hein ? »

— « Une bonne trentaine d'années ! Et je te parie que ça n'a guère changé à Radio-Canada, même si le voilà rendu dans ses meubles. On y avait un peu trop tendance, en ce temps-là, à accueillir tous les Français à bras ouverts, sans distinction ! »

— « Ça n'a pas tellement changé, mon oncle. »

— « Je voulais te le faire dire, mais je le sais ! Vois-tu, il m'arrive encore de regarder CBFT et d'écouter CBF... Le malheur, c'est que les Français, qui nous arrivent en si grand nombre, ne sont pas tous d'égale valeur. Il y en a pour qui le Canada est le pays de Cocagne de tous les artistes ratés ou sur le retour. Ils viennent au pays redorer leur blason et, surtout, regarnir leurs goussets. »

— « Que veux-tu, mon oncle, tu sais bien que les Canadiens ont le culte de la France fortement chevillé à l'âme. »

— « Serpent noir de Serpent noir ! Nous sommes restés Français, malgré la France ; mais qu'est-ce qu'elle a fait pour nous ? »

— « Depuis la cession du Canada à l'Angleterre, ZÉRO ! »

— « Aie, aie, aie ! mon neveu, tu oublies que, vers 1855, la corvette *La Capricieuse* redécouvrit la province de Québec. »

— « C'est à ce moment-là, mon oncle, que la France fut estomaquée de découvrir plus d'un million de sauvages blancs parlant le français, ou presque ! »

— « Elle s'est avisée que le Québec serait un merveilleux débouché pour ses surplus de parfums et de littérature ! »

— « Et, surtout depuis la dernière guerre, peux-tu compter les myriades de disques de chansons idiotes qu'elle nous vend ? »

— « Que veux-tu, mon oncle, c'est si commode pour la France de nous refiler les disques que même ses coloniaux les plus stupides ne veulent ni entendre ni acheter ! »

— « En tout cas, ce n'est ni toi, ni moi qui en avons acheté, hein ? »

— « Assurément ! Mais je me souviens encore, après toutes ces années, des merveilleux disques des grands maîtres que tu nous faisais tourner à ton studio. Te souviens-tu, lorsque tu montais sur une chaise et faisais de grands gestes, en battant la mesure, et quand tu nous nommais les divers mouvements de la musique des Maîtres-chanteurs ou de Percival ! »

— « Oui, comme c'est loin, tout cela ! Je te revois, affalé dans un de mes fauteuils, envoûté, au point que tu oubliais de souffrir de ne pouvoir fumer dans mon studio. Avoue, Serpent noir ! que tu devais trouver cela dur par moments ! »

— « Eh bien, non, mon oncle, je ne trouvais pas cela dur ! D'ailleurs, je savais que ta défense de fumer était un magnifique moyen d'éloigner de ton studio, les snobs et les parasites qui t'auraient infesté. »

— « Ah, tu avais deviné mon truc ? Je ne te croyais pas si intelligent !... Et puis, je t'avouerai que je suis touché que tu te rappelles encore ces soirs-là. »

— « Veiller chez toi, mon oncle, c'était un grand honneur pour moi ; t'en es-tu jamais douté ? »

— « Serpent noir ! je ne te croyais pas si bête ! »

— « Dis-moi que je suis bête, si cela te plait. Je sais que tu n'en penses pas un mot. Moi, aussi, je t'ai compris. Tu étais le bourru qui provoquait tout le monde, qui nous engueulait tour à tour, pour que nous ne nous apercevions pas de ton excessive sensibilité ! Tu étais un autre Valdombre. Mais tu ne me la faisais pas, oh ! pas du tout ! Quand tu avais fini de nous enguirlander, tu nous aurais donné ta dernière chemise, si nous te l'avions demandée. »

— « Serpent noir de tête de pioche, vas-tu bien te taire ! »

— Ce que je regrette le plus, mon oncle, c'est d'avoir eu si peu l'occasion de t'entendre jouer tes propres œuvres. »

— « Tu sais les vers de Chanteclerc :

« Nul, coq du matin ou rossignol du soir, n'a tout à fait le chant qu'il rêverait d'avoir. » Je préférais te faire entendre n'importe quelle musique, plutôt que la mienne. »

— « Eh bien, tu avais tort, mon oncle ! Tu ne voulais même plus jouer en public. Pendant ce temps, une myriade de pianoteux ne se faisaient pas faute de donner des récitals et de se pousser à la radio. »

— « Vois-tu, je n'ai jamais su me prendre au sérieux. Je me suis contenté de tendre vers un idéal de beauté que je n'ai jamais pu atteindre. C'est ce qui, vers la fin de mes jours, me fit rester dans l'ombre. Mais, toute ma vie, je me suis efforcé d'inspirer à mes élèves le culte de l'art et de la beauté. »

— « J'en connais un, en tout cas, mon oncle, qui a écouté tes leçons ; c'est Robert Choquette. »

— « Ah ! mon ‹ vieux › Robert Choquette ! Lui, il a su donner à ses vers une musique d'une harmonie, d'une profondeur et d'une beauté sereine que mes grands doigts et mon pauvre grand cœur n'ont jamais su exprimer par mon piano. »

— « Robert Choquette restera toujours pour moi le plus grand de nos poètes, et toi, mon oncle, le plus grand de nos pianistes... Pour toi, l'Idéal, c'était donc le but que l'on atteint jamais ? »

— « Rappelle-toi Moïse, qui consacra toute sa vie à conduire son peuple vers la Terre Promise. Du haut du mont Nébo, les bras en croix, les yeux embrumés de larmes, il se contenta de regarder cette Terre Promise où, enfin, entraient les siens, puis mourut sans y pénétrer. L'idéal, ce fut ma Terre Promise... et je ne fus même pas Moïse. »

— « Avoue donc que tu fus toujours trop modeste. Pourquoi n'as-tu jamais voulu publier tes délicieuses harmonisations de nos chansons de folklore ? »

— « Pauvre toi ! Est-ce que les oiseaux des bois font endisquer leurs trilles ? Au début, qu'on soit musicien, poète, peintre ou sculpteur, romancier ou auteur dramatique, on veut à tout prix faire connaître sa première œuvre au public. C'est cette œuvre-là qu'on travaille avec tout son cœur. Les autres, hélas ! on les compose plutôt, avec son cerveau, après s'être fait passer à tabac par les critiques. Et puis, vois-tu, parce qu'il faut bien vivre. Maudit argent, va ! Ensuite, à mesure qu'on vieillit, on se rend compte de plus en plus de l'affreux abîme qui se creuse entre le rêve, l'idéal et la réalité. Au fond, comme tant d'autres l'ont dit avant moi, qu'est-ce que nous pouvons exprimer avec nos pauvres notes, nos pauvres mots, nos fades couleurs et nos pauvres moyens humains ? »

— « Dommage, mon oncle, qu'il y en ait si peu aujourd'hui qui partagent ton opinion. Si tu voyais tout ce qui s'écrit, ce qui se joue, ce qui se sculpte et se peint ! Je te défie d'y trouver, la plupart du temps, quoi que ce soit qui fasse penser à la beauté. »

— « Autrefois, on travaillait et l'on se disait comme Saint-Thomas d'Aquin : « Le Beau, c'est la splendeur du Vrai. »

— « Aujourd'hui, mon oncle, on ne travaille plus, et le Beau, c'est la splendeur du Laid. »

— « Les artistes de toutes les disciplines attendaient autrefois l'inspiration, avant de travailler. Aujourd'hui, je crois qu'ils attendent le *delirium tremens !* »

— « Serpent noir ! tu as raison, mon oncle ! »

— « Bon ! Te voilà qui me vole mon juron favori maintenant !... Te rappelles-tu les soirs où tu t'entêtais à soutenir que tu adorais la musique et que, pourtant, tu ‹ digérais › mal l'opéra ? »

— « Oui ! et je m'entête encore à dire que l'opéra est généralement de la musique superbe, souvent massacrée par des voix humaines, et par des mots humains, toujours. »

— « Tête de pioche ! Comprends donc que la musique qui soutient nos pauvres mots les emporte vers l'infini, vers l'inexprimable et leur donne un sens et une profondeur qu'ils n'auraient pas sans elle. »

— « Exemple, mon oncle ; « Faust » ! Musique admirable faite sur un *libretto* stupide ! »

— « Ben, mon Serpent noir ! Les librettistes Carré et Barbier étaient des as ! »

— « Des as de... pique ! Je te dirai... carrément qu'ils sont tous les deux... barbants et que Goethe, dans son *Faust,* a une philosophie lourde comme de la grosse bière allemande. »

Durant notre entretien, le diable nous avait écoutés, avec un intérêt évident, sans toutefois, se mêler à la conversation. Mais, tout à coup, ses yeux brillèrent et il toussa légèrement, comme pour attirer notre attention.

OÙ LE DIABLE S'EN MÊLE

— « Excusez, messieurs, fit le diable, en riant. En vous entendant nommer Faust et Goethe, la langue me démange. »

— « Mais, mon pauvre vieux, dis-je à notre compagnon, parle ! Je suis sûr que mon oncle sera heureux de t'entendre. »

— « Serpent noir ! Je ne demande pas mieux que monsieur le diable s'en mêle !... Vous m'aiderez à fermer le moulin à paroles de mon neveu ! »

— « Je ne voudrais pas vous blesser, monsieur le pianiste, mais je crois que vous conviendrez que Goethe a donné une bien piètre idée du diable. »

— « Oui ? Expliquez-nous cela... Puis, toi, Serpent noir ! ne te réjouis pas trop d'avance ! »

— « Voici, reprit le diable, Goethe a donné à Méphisto, mon confrère, un véritable rôle d'imbécile, comme il en a, d'ailleurs, donné un à Faust. Nous avons beau avoir tous les défauts, nous ne sommes pas des idiots, et vous devez admettre que nous avons même des qualités. »

— « Avoir des qualités, monsieur le diable, répondit Laliberté, rien de plus embêtant ! Voyez-vous, on se fait toujours plus facilement pardonner ses défauts que ses qualités. »

— « Il y a longtemps que je paye pour le savoir, » fis-je en riant.

— « Faust, reprit le diable, était bien imbécile de vendre son âme à Méphisto, en échange d'une potion de *goof-balls* que n'importe quel apothicaire de son temps lui eut vendu à fort bon compte. »

— « Possible ! » dit Laliberté.

— « De son côté, ajouta le diable, si Goethe avait un peu réfléchi, il n'aurait pas raconté que Méphisto avait demandé à Faust de signer, de son sang, leur fameux pacte. »

— « Et pourquoi ? » lui demandai-je.

— « Méphisto, répondit le diable, était assez intelligent pour savoir qu'un vieux marcheur, pris d'un désir fou de rajeunir, afin de mieux courir le guilledou et de trousser les filles, est une recrue assurée pour l'enfer. »

— « Ça crève les yeux ! » dit mon oncle en riant.

— « Quelle idée, reprit le diable, ont bien pu avoir Carré et Barbier... et même Gounod, de faire chanter à Faust s'en allant séduire Marguerite : ‹ Salut, demeure chaste et pure › ? Était-ce bien le moment où il songeait à la chasteté et à la pureté ? Et comment avaler cette salade de l'air des bijoux : ‹ Réponds, réponds, réponds-moi ! › Ah ! la barbe, hein ? »

Je ne pus m'empêcher de donner raison au diable, tandis que mon oncle, saisissant le ridicule de la situation, riait à gorge déployée.

— « Je ne vous éplucherai pas, continua le diable, tout l'opéra, scène par scène, ce serait trop long. Mais, songez au ridicule de cette scène où Valentin chante, sur un air de cantique : ‹ Avant de quitter ces lieux, sol natal de mes aïeux, à toi, Seigneur et roi des cieux, ma sœur je confie. De tout danger, Seigneur, daigne la protéger ›. »

— « Ça, c'est de la plus atroce poésie que, seuls, Carré et Barbier pouvaient pondre, fis- je riant. Même nos poétereaux les plus hermétiques d'aujourd'hui ne pourraient faire pire. »

— « Et, reprit le diable, voyez-vous Valentin, ce soudard, recommandant sa sœur au ciel, quand lui-même, au cours de la guerre à laquelle il s'en va prendre part, ne manquera pas de violer la première qui lui tombera entre les mains ! »

À ces mots, j'éclatai de rire. Mais, mon oncle rageait et, après avoir multiplié ses « serpent noir de serpent noir », ajouta :

— « Vous parlez comme des idiots qui ne comprennent pas qu'il faut tout oublier cela, pour ne penser qu'à la musique magnifique de Gounod. »

Le diable comprit, qu'en somme, il avait le dessus et ne voulut pas abuser de son avantage.

— « Oublions cela, monsieur le pianiste, et parlons d'autre chose, si vous le voulez bien. Dites-moi plutôt ce que vous pensez de la musique américaine. »

— « La musique américaine ? fit mon oncle, je suis passablement de l'opinion de *sir* Thomas Beecham, je me demande si elle existe. »

— « Aie, aie, mon oncle ! pense à Victor Herbert, par exemple ! »

— « Tu devrais bien savoir, pauvre écervelé, que Victor Herbert et Romberg, par exemple, ont écrit de la musique d'inspiration européenne et n'ont jamais écrit de musique... américaine. J'ai connu Victor Herbert, quand il faisait partie de l'orchestre d'Ernest Lavigne, au parc Sohmer, et ce n'était pas un Américain. »

— « Moi aussi, je l'ai connu, mon oncle !... Mais il y a tout de même Gershwin. »

— « Celui-là, oui ! il a écrit de la musique d'inspiration nègre et c'est le seul compositeur de jazz auquel je reconnais du talent... presque du génie ! »

— « Que pensez-vous, hasarda le diable, de Duke Ellington, de Cab Calloway, de Bennie Goodman ? Pour certains de nos damnés, les écouter est un des plus cruels supplices ! »

— « Une bande de morveux et de montreurs d'ours qui essaient de mettre en musique les plaintes qu'on entend au mur des Lamentations de Jérusalem, pour en faire de la musique de danse », déclara Laliberté.

— « Avez-vous remarqué, dit le diable, que rien n'est si triste et si désemparé que certains airs de danse américains ? »

— « Tu as raison, mon vieux, lui répondis-je, je l'ai maintes fois constaté au Château Frontenac et à l'hôtel Reine Élizabeth. Franchement, ces larmoiements de chatte en rut me donnent la crampe. »

— « La musique américaine, ajouta mon oncle, braille ou fait du vacarme. Si c'est ce genre de musique-là que Josué fit jouer en faisant le tour des murs de Jéricho, ça ne m'étonne pas que tout ait croulé. »

— « Et si, repartit le diable en riant, vos édifices ne croulent pas, sous l'effet de la musique américaine, vous devez en rendre hommage aux architectes qui construisent, en prévoyant les tremblements de terre et les dangers du jazz. »

— « Je veux bien croire, monsieur le diable, reprit mon oncle, mais c'est tout de même dommage que ni le feu, ni les tremblements de terre, ni même le vacarme musico-américain ne puissent pas nous débarrasser des prétendus chefs-d'œuvre du boulevard Dorchester. »

— « Tu as donc vu nos édifices du boulevard Dorchester, mon oncle ? »

— « Bien sûr ! À quoi cela servirait-il d'avoir un appareil de TV ? »

LE PIANISTE ET LA RADIO

— « Aimez-vous la TV, monsieur le pianiste ? » demanda le diable.

— « Encore moins que la radio. »

— « Ah ? la radio ne vous plaît pas non plus ? »

— « Surtout quand elle nous donne de la grande musique, voire même de l'opéra. »

— « Pourquoi ? demanda le diable. Il me semble que les disques que nous entendons sont excellents. »

— « Je ne dis pas le contraire. Avant l'ère de la radio, on se rendait à l'opéra ou à un récital, comme on allait à l'église. Au théâtre ou à la salle de concert, il y avait une ambiance, une atmosphère, une espèce de recueillement, si je puis dire. Les dames étaient en décolleté, étincelantes de diamants... ou de pierres du Rhin, les épaules mi-couvertes de vison... ou d'imitation. Les hommes étaient en habit de gala, « en queue de morue », comme disaient les badauds, le chapeau-claque sous le bras, la mante noire doublée de satin blanc tombant en plis lourds, élégamment retroussée par une canne à pommeau d'argent. Tout le monde s'était donc mis en grande toilette pour l'occasion. »

— « C'est vrai, mon oncle ! Tout cela était merveilleux. Et puis après ? »

— « Eh bien, cette atmosphère, ce luxe, cette solennité, si tu veux, étaient bien de mise quand on venait écouter *Faust, Lucia de Lammermoor, Thaïs* ou même *La Bohème,* ou pour entendre un orchestre ou un simple pianiste nous griser de l'immortelle musique de Beethoven, Brahms, Mozart, Liszt ou Wagner. »

— « Après tout, mon oncle, toutes ces grandes toilettes-là coûtaient moins cher qu'aujourd'hui... ou bien les fripiers faisaient fortune ! »

— « Serpent noir ! laisse-moi donc parler ! Je veux dire que, de nos jours, avec cette satanée radio, tu écoutes cette merveilleuse musique sans le décor qui lui convient. Tu te rases, tu lis ta *Presse,* tu tisonnes dans ton foyer ou tu tailles tes ongles et, de son côté, ton épouse pèle des pommes de terre ou des oignons, balaye la place ou change la couche du petit dernier aux accords immortels de marche des *Walkyries,* de la *Sonate à la lune* ou du « Rêve d'amour ! » C'est un vrai sacrilège, Serpent noir de Serpent noir ! »

— « Peut-être avez-vous un peu raison, reprit le diable. Par ailleurs, le bonhomme qui se rase ou qui tisonne, la femme qui pèle des oignons, grisés tous les deux par cette admirable musique, n'oublient-ils pas, au moins pour l'instant, ce que la vie a de quotidien, de mesquin, de terre à terre et de décevant ? »

— « Bravo, monsieur le diable ! » m'écriai-je.

— « Au fond, vous n'avez peut-être pas tort », fit mon oncle.

— « Qui sait si, un jour ou l'autre, vous n'en viendrez pas à adorer la radio ! » ajouta le diable en riant.

— « Ne vous emballez pas trop vite ! La radio ne donne pas seulement des chefs-d'œuvre. Elle est forcée, pour plaire aux philistins de la publicité, de nous ahurir des chansonnettes de prétendus ou soi-disant artistes de France ou des États-Unis. La radio finira par faire croire à ses auditeurs que Yves Montand, Aznavour, Frank Sinatra et Elvis Presley sont des artistes de valeur ! »

— « Que veux-tu, mon oncle, la radio doit, en effet, trouver le moyen de plaire par moments à chaque classe de ses auditeurs, quel qu'en soit l'étiage ! Ce n'est pas avec *la Pathétique* de Beethoven que la radio vendra de l'eau de Javel, du poli à chaussures ou de l'encaustique pour les parquets ! »

— En tout cas, je hurle de colère à entendre braire ces chansons de France ou des États-Unis ! Quand je pense qu'en plus de cela, ces prétendus artistes viennent à Montréal et à Québec, faire montre de leur insignifiance et de leur suffisance ! »

— « Pourtant, fit le diable, ces nullités remportent des succès fous, même aux États-Unis, paraît-il. »

— « La belle affaire ! répondit mon oncle. Il n'y a que deux choses que les Américains savent apprécier : l'argent et les *hot-dogs*. »

— « Ces chanteurs-là viennent tout de même à Montréal et aux États-Unis, après avoir remporté des succès à Paris », fit le diable.

— « Parlons-en, monsieur le diable ! rétorqua mon oncle. La plupart d'entre eux ont fait, une fois dans leur vie, salle comble dans une vague boîte de nuit des Batignoles. Il y avait là pas moins de vingt personnes, en comptant la caissière, les garçons de table, le plongeur, le cuisinier, les marmitons et le flic du quartier. »

— « C'est dommage, fit remarquer le diable, que vos propres artistes n'aient pas, chez vous, le succès que ces m'as-tu vu remportent dans vos salles. Leclerc est un des rares chanceux dont les vôtres aient reconnu le talent. »

— « Oui, fis-je, mais seulement après que les Parisiens l'eussent découvert ! Du reste, tous nos artistes canadiens, dans tous les domaines, ont eu le même sort. C'est à l'étranger qu'on les reconnaît et qu'on les apprécie. Pensez à Pierrette Alarie, à Paul Simoneau, à Jobin, à Plamondon, à Dufresne, à Paul Dufault et à tant d'autres. »

— « À quoi cela tient-il ? demanda le diable, à l'incapacité de juger ou, peut-être, à la jalousie ? »

— « À la jalousie, oui ! fit mon oncle. Dans certains milieux, on ne sait pas se réjouir du succès des nôtres. Il y a, aussi, la stupidité et l'ignorance de nos snobs. »

— Je te donne raison, mon oncle, sur ce point-là. Je me souviens qu'un soir, j'avais invité un ami à venir à l'opéra. »

— « Vous deviez être riche alors, fit le diable en riant, pour vous payer ainsi deux places à l'opéra ! »

— « Pas du tout ! J'étais journaliste et, ce soir-là, je « couvrais » l'opéra ! D'où les deux billets de faveur.

Or, l'ami accepta, un peu pour ne pas me faire de peine, en me disant d'un air inquiet : « C'est parfait, je t'accompagne. Mais, tu me le diras, quand ce sera beau. »

— « Après cela, fit mon oncle, tirons l'échelle ! »

LE RETOUR À LA TERRE
LA MORT GRATUITE

Les heures passées au chalet de mon hôte avaient été merveilleuses, mais je ne pouvais décemment les prolonger, sans abuser de son hospitalité. Après l'avoir chaleureusement remercié, je lui fis part de mon désir de retourner sur terre.

Il parut regretter mon départ et m'assura que, si lui-même n'avait pas eu à retourner sur terre, il aurait insisté pour me garder plus longtemps. Vers la fin de la soirée, Charron vint me prendre avec sa vieille barque et nous fit retraverser le Styx durant la nuit.

Comme le bonhomme demandait quelle nouvelle mission il avait à remplir, le diable lui répondit :

— « Ne m'en parle pas ! Je vais m'engager dans une belle affaire ! Imagine-toi, je suis chargé de m'occuper du cas de Réal Caouette, le co-président du Crédit-Songecreux. »

Puis, tandis que nous glissions sur le Styx, au rythme lent des rames de Charron, le diable me dit :

— « Quand tu seras de retour, je parie que tu vas publier tes impressions de voyage et raconter les entretiens que nous avons eus. »

— « Aie, tu n'y penses pas ! Tu as donc envie que je me fasse pendre. »

— « Te faire pendre, ce ne serait pas une si mauvaise idée, tu sais. Pour un gueux comme toi, ce serait la fin la plus logique et la plus économique, en somme. Tu sais bien que, pour les gens de ton acabit, la mort naturelle est un luxe qu'ils ne peuvent se payer. »

— « Oh, je sais, mon vieux ! Je mourrai à crédit, comme j'ai vécu, et mes survivants paieront mes obsèques à tempérament. Ça, c'est certain ! »

— « Tandis que si tu te fais pendre, personne ne s'endettera. Pas de médecin, pas de pharmacien, pas de croque-mort à payer. »

— « Sais-tu bien, mon vieux, qu'après tout, tu as parfaitement raison. Si je me fais pendre, notre paternel gouvernement me fera cadeau d'une belle cravate à nœud et fournira gratuitement la potence, le bourreau et même le lot où l'on m'enterrera. »

— « Ça, ça enfonce l'instruction gratuite, c'est la mort gratuite ! C'est encore mieux que l'assurance-hospitalisation. Toi qui n'as jamais eu de prix, de bourse, de subvention du Conseil des Arts, ni même de doctorat ès lettres *honoris causa;* toi qui n'as jamais vendu de livres à ta province, toi qui n'as pas vécu aux frais de la princesse, ce sera à ses frais que tu mourras. Quelle revanche ! »

— « Assez, assez, tu me ravis !... Tiens ! Je veux être bon prince, mon vieux. J'inciterai le gouvernement à inviter mes rares amis et mes innombrables ennemis à ma pendaison, en leur imposant une taxe d'amusement. »

— « Et vu qu'il y aura foule, le gouvernement pourra employer une partie du revenu de cette taxe à te faire couler un monument en bronze. »

— « Ah ! pour ça, non, non ! Je n'ai pas envie d'aller rejoindre le bronze de Duplessis, au fond de quelque cave. »

— « Au fait, je me demande quelle pose le sculpteur a bien pu donner à Duplessis. En as-tu une idée, toi ? »

— Oui, et puisque je suis décidé à me faire pendre, je puis bien te la donner. Je verrais bien Duplessis à quatre pattes, portant sur son dos, Martineau et Bégin. »

— « Fameux !... Et comme piédestal ? »

— Une machine à laver et une glacière électrique. »

.....

Je m'éveillai aux petites heures du matin, devant ma table de travail, le cou cassé, les reins endoloris, les yeux bouffis de sommeil. Il faisait un froid de loup. Ma fenêtre était grande ouverte et mes rideaux battaient au vent, comme des drapeaux. Du haut de sa tablette, Dante me regardait d'un air narquois, et les photos de Louis Francœur et d'Alfred Laliberté avaient l'air de me rire au nez...

Étais-je vraiment allé chez le diable ?

Jean Narrache chez le diable,
conte d'Émile Coderre (1893-1970),
est paru aux Éditions de l'homme,
à Montréal, en 1963.

ISBN : 978-2-89816-637-2
© Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2022

– 1 638e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org